

RÉCITS

D'UN VIEUX SAUVAGE

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE ANCIENNE DE HAVAII.



NOTES D'UN VOYAGEUR

Lues à la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, dans la séance du 13 décembre 1857,

Par M. JULES REMY,

Membre correspondant.



CHALONS-SUR-MARNE,
E. LAURENT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.
Rue d'Orfeuil, 14-16.

1859.


TAIRE
FA RE

449

RÉCITS

D'UN VIEUX SAUVAGE

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE ANCIENNE DE HAVAII.

RÉCITS

D'UN VIEUX SAUVAGE

POUR SERVIR

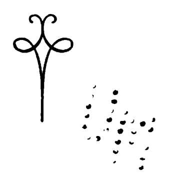
A L'HISTOIRE ANCIENNE DE HAVAII.

NOTES D'UN VOYAGEUR

Lues à la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, dans la séance du 15 décembre 1857,

Par M. JULES REMY,

Membre correspondant.



CHALONS-SUR-MARNE,
E. LAURENT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
Rue d'Orfeuil, 14-16.
1859.

RÉCITS

D'UN VIEUX SAUVAGE

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE ANCIENNE DE HAVAII.

NOTES D'UN VOYAGEUR

Lues à la Société, dans la séance du 15 décembre 1857,

Par M. JULES REMY,

Membre correspondant.

Un soir du mois de mars 1853, je débarquais à Hoopuloa, sur la côte occidentale de Havaii. Parmi les nombreux indigènes accourus sur la plage pour me donner la bienvenue et pour tirer ma pirogue sur le sable, je remarquai un vieillard de taille moyenne, à poitrine largement développée, et dont les cheveux, qui paraissaient avoir été

blonds, étaient grisonnés par l'âge. La figure de ce vieillard, d'une expression à la fois sauvage et attrayante, était creusée sur le front de rides profondes et régulières. Pour tout vêtement, il portait une chemise de cotonnade rayée.

Une sorte de vénération, dont il me parut que ses compatriotes l'entouraient, ne fit qu'ajouter au désir que j'avais tout d'abord éprouvé de connaître le vieil insulaire. On m'apprit bientôt qu'il se nommait Kanuha, qu'il était déjà un grand garçon lorsque mourut Alapai (1) (vers 1752), qu'il avait connu Kaleiopuu (2), Cook et Kamehameha le grand.

Dès que je sus son nom et son âge extraordinaire, je me dirigeai vers Kanuha en lui tendant la main. Cette attention le flatta et le disposa bien à mon égard. Aussi résolus-je de tirer parti de cette heureuse rencontre pour obtenir d'un témoin oculaire des renseignements positifs sur les mœurs havaiiennes avant l'arrivée des Européens.

Une cabane en Pandanus m'avait été préparée sur la lave par les soins d'un missionnaire. J'y fis entrer le vieillard, et l'admis à partager mon repas de poi (3), de coco,

---

(1) Le nom d'Alapai, grand chef havaiien, ne se trouve pas dans la généalogie publiée par David Malo. Cependant nous savons d'une manière certaine, par le rapport de notre vieillard et d'après les rapports d'autres indigènes éclairés, qu'Alapai a régné en chef suprême à Havaii, immédiatement avant Kaleiopuu.

(2) Le même que Kalaniopuu.

(3) Le *poi* est une pâte qui se fait avec le rhizôme tuberculiforme du *Kalo* ou *Taro* (Colocasia esculenta, Schott.). On cultive dans l'archipel havaiien plus de trente variétés de kalo, dont la plupart exigent un terrain marécageux, quelques-unes seulement pouvant croître dans la terre sèche des montagnes. Les tubercules sont âcres dans toutes les variétés, à l'exception d'une seule, qui les a doux

de poisson cru, et de chien rôti. Tout en mangeant le poi à pleins doigts, Kanuha m'affirma qu'il avait vécu sous le roi Alapai, dont il avait été le courrier, ainsi que celui de Kaleiopuu, son successeur. Telle était la force de Kanuha dans sa jeunesse que, sur l'ordre de ses chefs, il avait en un seul jour franchi la distance de Hoopuloa à Hilo, plus de quarante lieues françaises. Quand Cook mourut, en 1779, les petits enfants des enfants de Kanuha étaient nés. Lorsque je parlais d'Alapai à mon vieux sauvage, il me disait que *c'était pour lui une chose d'hier;* de Cook, que *c'était pour lui une chose d'aujourd'hui.*

D'après ces données, il est permis d'estimer que Kanuha n'était pas âgé de moins de 116 ans à l'époque où je fis sa rencontre. Cet exemple remarquable de longévité n'était pas unique aux îles Sandwich, il y a quelques années. Le père Maréchal a connu à Kau, en 1844, une vieille femme qui se rappelait parfaitement avoir vu Alapai. J'ai eu occasion de m'entretenir, à Kauai, avec un insulaire qui déjà

---

de façon a pouvoir être mangés crus. Après avoir débarrassé le kalo de son âcreté par la cuisson, on le pile jusqu'à ce qu'il soit réduit en une sorte de bouillie qui se mange froide et liquide, sous le nom de *poi.* C'est la principale nourriture des indigènes, pour qui elle remplace notre pain. Les feuilles du kalo se mangent à la manière des épinards, et les fleurs (spathe et spadice), cuites dans les feuilles du Cordyline, forment un mets des plus délicats. Ce n'est pas seulement à l'état de poi qu'on mange la racine du kalo : on la fait aussi frire par tranches, comme des pommes de terre; ou bien encore, on la fait rôtir en entier sur des cailloux rougis. C'est sous cette dernière forme que je la mangeais dans mes excursions. Un tubercule, que je portais dans ma poche, a souvent été toute ma provision d'une journée.

On cultive en Algérie, sous le nom de *chou caraïbe,* une espèce de kalo qui a les rhizômes beaucoup plus forts, mais moins féculents.

était grand'père lorsqu'il avait vu mourir le capitaine Cook. Je dessinai, à Hoopuloa même, le portrait d'une vieille femme encore très verte, Meavahine, qui racontait à qui voulait l'entendre que ses seins étaient complétement développés lorsque son chef la donna pour femme au célèbre navigateur anglais.

Le vieux Kanuha était le doyen de tous ces centenaires. Je profitai de ses excellentes dispositions pour lui arracher les trésors historiques dont sa mémoire était ornée. Voici, dans un ordre établi par moi, ce qu'il me raconta durant une nuit de conversation, interrompue seulement par les danses havaiiennes (hulahula), et par quelques pipes de tabac fumées à la ronde, selon la coutume du pays.

DU GOUVERNEMENT ET DE LA SOCIÉTÉ CHEZ LES ANCIENS HAVAIIENS.

Le sol était la propriété du roi qui s'en réservait une partie, en assignait une autre aux nobles, et laissait le reste au premier occupant. La propriété, basée sur une jouissance plus ou moins ancienne, se transmettait par héritage; mais le roi pouvait toujours en disposer selon ses caprices vis-à-vis des chefs et de ses sujets, et les chefs vis-à-vis du peuple.

Les impôts n'étaient assis sur aucune base. Le roi les prélevait quand bon lui semblait, et presque toujours d'une façon arbitraire. Les chefs aussi, et les prêtres, recevaient un tribut du peuple. L'impôt était toujours en nature, et consistait en :

Kalo brut et poi;

Patates (Convolvulus Batatas, L.; Batatas, Chois.), nombreuses variétés;

Bananes (Maia) de différentes espèces;

Cocos (appelés *niu* par les indigènes);

Chiens (1) (destinés à l'alimentation);

Cochons;

Poules;

Poisson, crabes, poulpes, coquilles;

Noix de Kukui (Aleurites triloba, Forst.), pour épices et pour éclairage;

Algues comestibles *(limu)*;

Fougères comestibles (plusieurs espèces, entre autres le Hapuu);

Ava (Piper methysticum Forst.);

Racines de Ki (Cordyline Ti, Schott. Dracœna, L.), légume très sucré;

Plumes d'*Oo* (Drepanis pacifica) et d'Iivi (Drepanis coccinea) : on prenait ces oiseaux avec la glu de l'*Ulu* ou arbre à pain (Artocarpus incisa, Lin.);

Kapas (étoffes faites d'écorce battue) et filasse d'Olonaa (Boehmeria), de Vauke (Broussonetia papyrifera, Vent.), de Hau (Hibiscus tiliaceus), etc.;

Nattes de Pandanus et de Scirpus;

Pili (graminées pour couvrir les habitations);

Pirogues;

Bois pour les constructions;

---

(1) Les havaiiens ont de tous temps été très friands de la chair du chien. L'espèce qu'ils élèvent pour leurs festins est petite et susceptible de s'engraisser comme les cochons. On ne la nourrit que de légumes, et surtout de kalo, afin de donner à sa chair plus de délicatesse, et à son fumet moins de force. Souvent ces chiens sont allaités par les femmes, au préjudice de leurs enfants. Les individus qui ont été ainsi nourris sur le sein d'une femme s'appellent *chiens de lait* (ilio poli) et sont les plus estimés.

Calebasses (servant à renfermer la nourriture et à contenir l'eau);

Vases en bois;

Armes et instruments pour la guerre, etc., etc.

Un impôt en travail était aussi exigé, et c'était peut-être le plus onéreux, parce qu'il revenait presque régulièrement toutes les lunes pour un certain nombre de jours. Le travail consistait principalement à cultiver les *loi*, ou champs de kalo qui appartenaient au roi ou aux chefs.

Le peuple Havaiien se divisait en trois classes bien distinctes, à savoir :

1° La noblesse (Alii), comprenant le roi et les chefs à quelque degré qu'ils appartinssent;

2° Le clergé (Kahuna), comprenant les prêtres, les médecins, les prophètes et les sorciers;

3° Les citoyens (Makaainana), comprenant les artisans, les cultivateurs, les prolétaires et les esclaves.

DE LA NOBLESSE. ALII.

Les chefs ou nobles étaient de plusieurs ordres. Le chef suprême portait le titre de Moï, qu'on ne saurait mieux rendre que par le mot majesté. Dans la haute antiquité havaiienne, ce titre avait pour synonyme *ka lani*, le ciel. (1) On retrouve souvent cette expression dans les poésies anciennes : *Auhea oe, e ka lani ? Eia ae.* Cette manière de parler est très poétique, et très agréable aux chefs.

Le Moï s'appelait encore *kapu* et *Alii nui.* Fouler son

---

(1) Ce terme de *ka lani* (le ciel) n'indiquerait-il pas d'anciens rapports avec l'empire de la Chine?

ombre était un crime qu'on punissait de mort : *He make ke ee malu.*

Le chef le plus rapproché du trône prenait le titre de *Vohi*. Celui qui venait ensuite prenait le titre de *Mahana*. Ces titres pouvaient appartenir en même temps à plusieurs chefs de sang royal, qu'on désignait sous la dénomination d'*Alii kapu*, *alii vohi*.

La simple noblesse, *Alii maoli*, fournissait les aides-de-camp du roi, qu'on appelait *Hulumanu* (officiers empanachés).

A côté de la noblesse se plaçaient les *Kahu alii*, littéralement *gardiens des chefs*, d'origine noble par la branche cadette, mais qui n'osaient prendre ce titre de chefs en présence de leurs aînés. On peut considérer les *Kahu alii*, pour les hommes, comme des officiers d'ordonnance nés, et pour les femmes, comme des dames d'atour nées.

Il y avait cinq sortes de *Kahu alii*, qui sont :

Les Ivikuamoo,
Les Ipukuha,
Les Paakahili,
Les Kiaipoo,
Les Aipuupuu.

Ces titres constituaient autant de charges héréditaires, réservées à la petite noblesse.

Les fonctions de l'*ivikuamoo* (arête du dos du chef) consistaient à frictionner son seigneur sur le dos, lorsqu'il s'étendait sur sa natte.

L'*Ipukuha* avait à sa charge les crachoirs du roi.

Le *Paakahili* portait un plumet très allongé, qu'il agitait autour de la personne royale pour la débarrasser des mouches et des moustiques. Les fonctions de cet officier étaient continuelles et des plus fatigantes. Il devait constamment se tenir, armé de son plumet, auprès de la per-

sonne de son maître, que celui-ci fut assis ou couché, qu'il mangeât ou qu'il dormît.

Le *Kiaipoo* était plus spécialement chargé de veiller aux côtés de son auguste chef pendant son sommeil.

L'*Aipuupuu* était le cuisinier principal, et remplissait en outre des fonctions analogues à celles de maître d'hôtel ou de grand pourvoyeur.

Il y avait encore d'autres chefs inférieurs, comme les :

Puuku, intendants de la maison ou du palais ;

Malama ukana, chargés de veiller aux provisions de voyage ;

Aialo, qui avaient le privilége de manger en présence du chef, et, dans ces derniers temps, le *Muki paka*, qui avait l'honneur d'allumer la pipe du roi et de porter son sac à tabac.

Quoique le peuple considère ces quatre derniers ordres de fonctionnaires comme appartenant à la noblesse, il paraît qu'ils étaient moins des nobles que des citoyens favorisés par les chefs.

Enfin, le roi avait continuellement à son service le *Hula*, qui, comme le bouffon ou le fou des monarques français, devait amuser sa majesté par des singeries et par des danses.

Les *Kahu alii*, ou *Kaukaualii*, comme on les appelle en style moderne, sont gardiens ou suivants des grands chefs par droit de naissance. Ils accompagnent leurs maîtres partout, à peu près de la même manière qu'une gouvernante accompagne sa pupille (1).

---

(1) Les *kahualii* sont aujourd'hui de vrais parasites dans la nation havaiienne. Ce sont, pour employer le langage d'un missionnaire catholique : *les Crétois dont parle saint Paul : ventres pigri, malæ bestiæ; race toute livrée à la panse, vivant au jour le jour, toujours cou-*

La noblesse, depuis la royauté jusqu'aux degrés inférieurs, était héréditaire. Le droit d'aînesse était reconnu comme droit naturel. La noblesse transmise par la mère, était considérée comme bien supérieure à celle qui ne venait que du père, fut-il le plus grand des chefs. Cet

---

chée sur la natte, ou bien faisant galopper furieusement les chevaux; n'ayant d'autre occupation plus sérieuse que de boire, manger, dormir, danser, raconter des farces; s'adonnant, en un mot, à tous les plaisirs licites et illicites, sans scrupules ni distinction de personnes. Les *kahualii* sont très paresseux. Ils sont honteux d'un travail honnête, par lequel ils croiraient ravaler leur titre de chefs, fondé ou usurpé. On ne voit presque jamais d'insulaires de cette caste au service des européens. Quand leur nourricier, le grand chef de la famille, leur a fait sentir le poids de sa disgrâce, ces petits chefs deviennent d'insignes misérables, plus méprisables que les derniers des *kanaks* (nom générique des indigènes). On en voit partout des exemples. Ces malheureux sont une peste pour l'archipel. Quoique affichant des dehors religieux, et se montrant calvinistes jusqu'au fanatisme, ils n'ont en réalité aucune espèce de foi; pareils en cela aux grands chefs qui, bien qu'ils se moquent de tout dogme chrétien, se croient obligés par leur haute position d'afficher, dans certaines occasions, des sentiments religieux, afin de ne pas perdre les bonnes grâces du pouvoir politique, qui réside moralement dans les mains des missionnaires américains. Un petit chef, en grâce comme en disgrâce, reste protestant d'une manière ostensible, par double intérêt. La haute influence dont jouissent les ministres calvinistes est son point de mire. Il est extrêmement rare de voir un de ces courtisans *ku i ka va,* c'est-à-dire indépendant en fait de religion. Tous sont calvinistes, ou pour conserver les faveurs du pouvoir, ou pour les regagner s'ils les ont perdues. La religion de ces gens-là, c'est la fortune, ou plutôt l'intérêt du ventre. Quelques-uns se sont faits secrètement à la fois catholiques et mormons, tout en demeurant publiquement calvinistes, et cela sans que les missionnaires des trois cultes se fussent aperçus de leur tactique hypocrite. (*Note d'un provicaire apostolique.*)

usage était fondé sur ce proverbe : *Maopopo ka makuahine, aole maopopo ka makuakane (on connait toujours la mère, on ne peut jamais être sûr du père).* Pour se conformer à ce principe, les grands chefs, lorsqu'ils ne trouvaient pas de femmes d'une origine assez illustre, pouvaient épouser leurs sœurs et leurs nièces, ou, à défaut des unes et des autres, leur propre mère. Cependant l'histoire nous fournit plusieurs exemples de rois qui n'étaient pas nobles par leur mère (1).

DU CLERGÉ. KAHUNA.

Les prêtres formaient trois ordres :

1° Les *Kahuna* proprement dits,

2° Les Prophètes, kaula ;

3° Les Devins ou Magiciens, kilo.

Le sacerdoce proprement dit (*kahuna maoli*, *kahuna pule*) était héréditaire. Les prêtres recevaient leur titre de leurs pères et le transmettaient à leurs enfants mâles et femelles, car les Havaiiens avaient aussi des prêtresses. Le prêtre marchait de pair avec les nobles. Il avait une portion de terre dans tous états des chefs, et était quelquefois si puissant qu'il se rendait redoutable aux *Alii*. Dans les cérémonies du culte, les prêtres étaient revêtus d'un pouvoir absolu, et désignaient les victimes pour les sacrifices. Cette attribution leur donnait dans la vie privée une influence dangereuse et immense. De là ce proverbe havaiien : l'homme du prêtre est inviolable, l'homme du chef est la proie de la mort, *aole e make ko ke kahuna kanaka, o ko ke 'lii kanaka ke make.*

---

(1) Le roi actuel, Kamehameha IV, n'est noble que par sa mère.

Le kahuna étant revêtu de la souveraine puissance dans l'exercice de ses fonctions, c'était à lui seul qu'il appartenait de désigner la victime capable d'appaiser le courroux des dieux. Le peuple le redoutait beaucoup à cause de cette prérogative qui lui donnait un droit de vie et de mort sur tous. Il s'en suivait que le prêtre avait constamment à son service une foule innombrable d'hommes et de femmes entièrement dévoués. Il ne convenait pas qu'il choisît les victimes parmi les gens qui avaient pour lui toutes les attentions imaginables. Mais, parmi les serviteurs des chefs, s'il s'en rencontrait quelques-uns qui portassent ombrage au prêtre ou à ses partisans, il n'en fallait pas davantage pour faire condamner à la mort tel ou tel domestique du plus grand seigneur. On voit par là le danger suprême qu'il y avait à ne pas jouir des bonnes grâces du kahuna, qui, par son nombreux entourage, était à même de révolutionner le pays tout entier. L'histoire nous en apporte un exemple dans le kahuna Kaleihokuu de Laupahoehoe (Hilo). Il avait à sa disposition une foule si considérable de partisans, qu'il lui suffit d'un jour, et d'un acte de sa volonté, pour mettre à mort le grand chef Hakau de Vaipio, et pour substituer à sa place Umi, fils *poolua* ou bâtard du roi Liloa, mais fils adoptif de Kaleihokuu. On voit un autre exemple de ce redoutable pouvoir dans les kahuna de Kau, qui massacrèrent le grand chef Kohaokalani dans les environs de Ninole, en faisant rouler sur lui un arbre énorme du haut du *pali* (escarpement) de Hilea.

Les kahuna, surtout ceux de la race de Paao, étaient les dépositaires naturels de l'histoire, et prenaient le titre vénéré de *Mooolelo*, ou historiens. Il existe encore quelques individus de cette race : il sont tous bien considérés par les indigènes et sont regardés par eux comme des chefs de race sacerdotale et historique.

L'ordre sacerdotal a son origine dans Paao, dont les descendants ont toujours été regardés comme les *kahuna maoli.* (1) Paao était venu d'une terre lointaine appelée Kahiki. Au dire de plusieurs chefs, la généalogie de Paao serait plus correcte que celle des rois. La tradition commune rapporte que Paao vint des pays étrangers aborder sur la côte N.O. (Kohala) de Havaii, à Puuepa, dans l'endroit où l'on voit encore aujourd'hui les restes du Heiau (église) de Mokini, le plus ancien de tous les temples, et qu'il passe pour avoir construit. L'arrivée de Paao et la construction par lui de ce Heiau, sont si anciennes, au dire des vieillards, que c'est la nuit qui a élevé le temple de concert avec le prêtre : *Na ka po i kukulu ae ia Mokini, a na Paao nae.* Ces expressions, dans la langue des naturels, marquent la haute antiquité de Paao (2).

Pour élever le temple de Mokini, qui servait aussi de cité de refuge, Paao faisait apporter des pierres de tous côtés, même de Pololu, village situé à quatre ou cinq lieues de Mokini ou Puuepa. Les kanaks, formant une chaîne sur toute la longueur de la route, se passaient les

---

(1) Le vieil historien Namiki, homme intelligent et versé dans les secrets de l'antiquité havaiienne, a laissé des documents précieux et inédits qui sont tombés entre nos mains. Son fils, Kuikauai (Zéphyrin), maître d'école à Kailua, de la vraie race historique-sacerdotale, nous a donné une généalogie de ses ancêtres remontant sans interruption jusqu'à Paao.

(2) Il existe une tradition, rapportée par Jarves, d'après laquelle Paao aurait abordé à Kohoukapu avant le règne d'Umi. D'après le même auteur, Paao n'était point un kanak, mais un homme de race blanche. Quoiqu'il en soit de cette version, tout le monde s'accorde à dire que Paao était un étranger et un *Naauao* (savant, littéralement *homme à boyaux éclairés* : les havaiiens placent l'esprit et le cœur dans les entrailles).

pierres des uns aux autres, ce qui paraît n'avoir présenté aucune difficulté dans ce temps-là, à cause de l'immense population répandue dans les environs.

Paao a toujours été considéré comme le premier des Kahuna. C'est pour cette raison que ses descendants, indépendamment de ce qu'ils sont regardés comme des *Mookahuna*, c'est-à-dire de l'ordre sacerdotal, sont de plus assimilés aux nobles par le peuple, et vénérés par les chefs eux-mêmes.

Il y a, auprès de Mokini, des pierres qui sont regardées comme des pétrifications de la pirogue, des rames et des hameçons de Paao.

A Pololu, vers la montagne, se trouvent des champs d'une très belle verdure. On les appelle les herbages ou le foin de Paao (Na mauu a Paao.) Le vieux prêtre a cultivé lui-même ces champs où personne, depuis lui, n'a jamais osé porter la bêche ou la pioche. Si un insulaire était assez impie pour labourer la prairie de Paao, le peuple est persuadé qu'un châtiment terrible serait la conséquence inévitable de cette profanation. Des pluies désastreuses, des torrents furieux ravageraient infailliblement les campagnes voisines,

Quelques Havaiiens prétendent qu'il existe une autre race sacerdotale que celle de Paao, plus ancienne même que celle-ci, et dans laquelle les prêtres appartenaient en même temps à une race de chefs. C'est la race de Maui, probablement de *Maui-Hope*, le dernier des sept enfants de Hina (1), la même qui prit le monstre marin *Piimoe*. L'origine de cette race, à laquelle Naihe de Kohala prétend

---

(1) Hina, d'après la tradition, mit au monde plusieurs fils qui creusèrent les grands palis de *Hula ana*. On pourrait se demander si *Hina*, qui signifie *la chûte*, n'indiquerait pas un déluge (Kaiaka-

se rattacher, est fabuleuse. Depuis le règne de Kamehameha, les prêtres de l'ordre de Maui ont perdu les faveurs du pouvoir.

Le deuxième ordre du clergé était formé par les prophètes (Kaula), gens inoffensifs et très respectés, qui se laissaient aller à leur inspiration pour faire de temps en temps des prophéties inattendues et non demandées.

Le troisième ordre qui se rapporte au clergé, est celui des *kilo*, devins ou magiciens.

A côté d'eux se plaçaient les *kilokilo*, les *kahunalapaau*, et les *kahuna-anaana*, sorte de médecins que l'on regardait comme sorciers et auxquels on attribuait le pouvoir de donner la mort par la vertu de maléfices et de sortilèges (1).

Les *kahunaanaana* et les *kahunalapaau* n'ont jamais été considérés comme appartenant au rang élevé des *kahuna maoli*.

Les kahunaanaana, ou sorciers, héritaient de leurs fonc-

---

hinalii des havaiiens) ou un cataclysme quelconque, et si les insulaires n'auraient pas personnifié des évènements.

(1) Il n'est cependant pas probable qu'il y ait jamais eu chez les havaiiens de véritables sorciers, dans le sens donné à ce mot par les chrétiens. Il peut être arrivé, et il arrive encore tous les jours, que des individus meurent à la suite des machinations des kahunaanaana, mais il est plus raisonnable de rapporter ces morts tragiques à des empoisonnements, que de les attribuer aux enchantements des sorciers. On sait d'ailleurs qu'il y a dans l'archipel de nombreux poisons fournis par des arbres, par des végétaux herbacés, par du *limu* marin, et les kahunaanaana connaissent parfaitement toutes les plantes vénéneuses. Les nombreux exemples que l'on a de l'emploi criminel qu'ils ont fait de ces substances végétales, nous portent à croire qu'ils sont plutôt des empoisonneurs que des sorciers.

tions. On les détestait intérieurement, et le peuple les a toujours redoutés et il les redoute encore aujourd'hui. Quand les chefs étaient mécontents d'un sorcier, ils lui faisaient couper la tête avec une hache en pierre (*koi pohaku*), ou bien le précipitaient du haut d'un rocher (*pali*).

Les médecins étaient de deux sortes. La première, celle des kahunalapaau proprement dits, comprend tout ceux qui employaient les plantes dans le traitement des maladies. De même que les sorciers connaissent les végétaux vénéneux, de même les médecins connaissent les simples qui leur offrent des remèdes pour opérer des guérisons.

La deuxième sorte est celle des médecins spirituels, qui portent différents noms, et qui semblent avoir été comme intermédiaires entre les prêtres et les magiciens, participant à la fois des attributions des uns et des autres. C'étaient :

Les *kahuna uhane*, médecins des revenants et des esprits ;

Les *kahuna makani*, médecins des vapeurs ;

Les *kahuna hoonohonoho akua*, qui font descendre les dieux sur les malades ;

Les *kahuna aumakua*, médecins des maladies des anciens ;

Et les *kahuna Pele*, médecins ou prêtres de Pele, déesse des volcans.

Tous les médecins de la deuxième classe se retrouvent encore dans les îles (1), où ils sont restés idolâtres, quoi-

---

(1) Pendant l'été de 1852, tandis que j'explorais l'île de Kauai, je faillis devenir, dans des circonstances remarquables, la victime d'un vieux kahuna du nom de Lilihae. Mes quartiers étaient alors établis sous le pauvre toit de la mission de Moloaa. Lilihae était baptisé et faisait profession d'être chrétien, quoique personne n'ignorât

qu'ils se soient fait baptiser pour la plupart. Il n'est pres-

---

qu'il conservait le culte de ses dieux. Il me fut présenté par les missionnaires comme un homme utile, qui pouvait, par ses souvenirs et par sa profession, grossir mes notes historiques. J'obtins en effet de lui des renseignements précieux, et même, dans un moment de bonne humeur, le vieillard se laissa aller à me confier le secret de certaines prières que les prêtres seuls devaient connaître. J'écrivis plusieurs formules sous sa dictée, sans qu'il exigeât de moi autre chose que la promesse de ne rien divulguer avant sa mort. Le vieillard s'était parjuré, sans doute, à ses yeux, car après ses confidences il ne vint plus me voir. Quelques jours s'étaient écoulés depuis notre dernière entrevue, je ne songeais plus à lui. Tout-à-coup je perdis l'appétit, et tombai malade. Je ne pouvais rien manger sans éprouver immédiatement des nausées qui étaient suivies de pituites continuelles. Deux missionnaires et mon domestique français, qui partageaient mes aliments, éprouvèrent à peu près les mêmes symptômes. Ne pouvant soupçonner la véritable cause de ces indispositions, je les attribuais au climat de l'endroit, et surtout aux vents malsains qui avaient amené chez les indigènes une ophthalmie épidémique. Les choses duraient ainsi depuis quinze jours sans amélioration, quand un matin, à déjeùner, on me servit une marmelade de bananes. J'en avais à peine porté à ma bouche, que les nausées recommencèrent avec un caractère plus violent, sans que je pusse rien manger, et bientôt j'éprouvai une salivation qui dura plusieurs heures. Sur ces entrefaites, un pauvre breton qui s'était fixé dans l'ile depuis des années, et qui avait adopté la vie sauvage, vint me faire une visite. Les bananes étaient rares dans le pays et il se trouvait alors que j'en avais une provision assez grande. J'en offris un régime au breton. Fortin, c'était son nom, en s'en retournant à sa cabane avec mon présent, détacha une banane du régime et se mit à la croquer. Il sentit sous sa dent un corps résistant, qu'il recueillit dans sa main. A sa grande surprise, c'était une sorte de pierre bleue et blanche. Il éprouva bientôt du malaise, et, heureusement, put vomir ce qu'il avait avalé! Furieux, m'accusant d'une intention criminelle, il re-

que pas de kanak qui n'ait recours à eux dans ses maladies, préférant leurs soins et leurs remèdes à ceux des docteurs étrangers. On a promulgué des lois pour interdire

---

vint à mes quartiers me demander une explication. J'examinai les corps retirés de la banane, et découvris que c'était du *blue stone* et du sublimé corrosif. La présence de pareilles substances dans une banane était loin d'être naturelle. Je pris d'autres régimes de ma provision, et trouvai dans plusieurs bananes les mêmes poisons qui avaient été introduits par une incision pratiquée très habilement dans le péricarpe. Après quelques recherches, j'appris de la femme même de Fortin, que des drogues analogues avaient été quelquefois vues dans les mains de Lilihae, qui les achetait d'un pharmacien de Honolulu pour le traitement de la syphilis. Le mot de l'énigme ne tarda pas à m'être révélé d'une manière complète. Quelques jours se passèrent et Lilihae mourut par le poison qu'il s'était lui-même administré, après avoir reconnu que toutes ses tentatives ne pouvaient pas m'enlever la vie. Dans sa superstition native, il s'était dit que ses dieux ne voulaient pas lui pardonner son indiscrétion, puisqu'ils lui refusaient le pouvoir de me faire mourir, et il n'avait rien imaginé de plus simple pour échapper à leur courroux et à la vengeance de mon propre dieu, que de prendre lui-même le poison auquel j'étais rebelle. On sut que Lilihae avait d'abord essayé contre moi des poisons indigènes, et qu'ensuite ayant constaté leur inefficacité, il avait cru découvrir que ma qualité d'étranger rendait nécessaire l'emploi de poisons exotiques, qu'il m'avait en conséquence servis dans les bananes qu'il savait destinées à ma table. Il s'introduisait à mon insu dans la cabane où mes domestiques insulaires tenaient mes provisions et faisaient la cuisine, et sous prétexte de causer avec eux il trouvait les moyens de glisser le poison dans mes aliments. Le malheureux kahuna mourut bien persuadé que j'étais un sorcier plus puissant que lui. Il était à craindre qu'après avoir reconnu son impuissance, il ne confiât l'exécution de ses desseins à d'autres confrères, comme cela se pratique ordinairement entre sorciers, mais son suicide écarta heureusement cette épée de Damoclès qui pendait sur ma tête.

à ces charlatans l'exercice de leur art, mais sous l'empire de la volonté de Kamehameha III qui les protégeait, on n'exécute pas ces lois.

LES CITOYENS. MAKAAINANA.

La classe des *makaainana* comprend tous les habitants en dehors des deux classes précédentes, c'est-à-dire le gros du peuple.

Il y a dans cette classe deux degrés : les *kanaka vale,* hommes libres, privés, citoyens, et les *kauva*, esclaves.

D'après l'axiome havaiien : *O luna, o lalo, kai, o uka a o ka hao pae, ko ke lii, (tout ce qui est en haut, ce qui est en bas, la mer, la terre et le fer jeté sur le rivage, est la propriété du roi)*, on peut définir exactement la troisième classe de la nation appelée makaainana, celle qui ne possède rien et n'a droit qu'à la nourriture.

Le peuple havaiien honore les constructeurs de pirogue et les grands pêcheurs, comme des citoyens privilégiés. Les chefs eux-mêmes leur accordent de la considération. Mais il faut dire que la position honorable qu'ils occupent dans la société, ils la doivent à leur habileté dans leur métier, plus qu'à toute autre chose. Ces constructeurs sont généralement criblés de dettes. Ils mangent d'avance le prix de leur travail, qui consiste le plus souvent en cochons et en poules, et ils meurent d'indigestion, tandis que les feuilles continuent à pousser sur l'arbre que leur hache devait transformer en pirogue.

Il ne faut pas confondre le *kauva,* serviteur, avec le *kauva maoli,* véritable esclave. Un grand chef, même un *vohi,* se dira sans se déshonorer le serviteur du roi, *ke kauva a ke' lii nui.* Aujourd'hui leurs excellences les

ministres et les nobles n'hésitent pas à signer leurs noms sous la formule *kou kauva,* ton serviteur ; mais il n'en est pas pour cela moins vrai de dire qu'il y a eu autrefois, parmi le simple peuple, une classe peu nombreuse d'esclaves ou de serfs, très méprisée par les Havaiiens, et encore de nos jours tellement ravalée dans l'opinion publique, qu'un simple paysan refuse de s'allier aux descendants de cette classe.

On montre au doigt les gens d'extraction *kauva*, on les satyrise, on touche la plante des pieds quand on parle d'eux, pour marquer la bassesse de leur origine. Fussent-ils à leur aise et même riches, un simple insulaire se croirait perdu d'honneur s'il mariait sa fille à un de ces parias.

Il n'était pas permis aux esclaves de franchir le seuil du palais des chefs. Ils ne pouvaient tout au plus que se traîner en rampant auprès de la porte. Malgré les changements nombreux apportés dans les institutions havaiiennes, les familles *kauva* restent marquées d'un sceau injurieux dans l'opinion des naturels, et les lois qui leur accordent les mêmes droits qu'aux autres citoyens, n'ont pas suffi pour les réhabiliter.

Il paraît certain qu'il faut rapporter l'origine de l'esclavage chez les Havaiiens aux défaites dans les combats. Les vaincus qui étaient faits prisonniers devenaient esclaves, et leur postérité héritait de leur condition.

De temps immémorial, les insulaires ont employé comme vêtements le *malo,* pour les hommes, et le *pau,* pour les femmes. Le *malo* se lie autour des reins après avoir passé entre les jambes pour couvrir les *pudenda.* Le *pau* est un jupon court, fait d'étoffe d'écorce ou de feuilles de *ki*, qui part des hanches et descend jusqu'à mi-cuisse. Les vieux chants populaires font voir clairement que ces costumes ont toujours été portés par les naturels. Aller nu était regardé comme un signe de folie, ou comme une

marque de naissance divine. Quelquefois les rois étaient accompagnés par un homme issu des dieux. Cet heureux mortel avait seul le droit de suivre *in naturalibus* son auguste maître, et le peuple disait en parlant de lui que c'était un Dieu : *He akua ia.*

La *kapa,* sorte de grand drap dont se paraient les nobles, était faite de l'écorce rouie et battue de plusieurs arbustes tels que vauke, olona, hau, oloaa. On en faisait même de très fines avec le kukui (aleurites triloba). Il y avait peine de mort dans les anciens temps pour le simple insulaire qui avait la vanité de porter une *kapa* ou un *malo* doublés.

Les Havaiiens n'ont jamais porté de chaussures. Dans certaines régions où la lave est très abondante, ils se faisaient rapidement des sandales (*kamaa*) avec des feuilles de pandanus et de ki (*Cordyline*). Ils allaient toujours tête nue, excepté à la guerre où ils aimaient à se montrer parés d'une sorte de casque fait de branchages et de plumes. Les femmes ne portaient jamais que des fleurs sur la tête. Le tatouage était connu, mais moins pratiqué qu'aux Marquises, et beaucoup plus grossier.

Les Havaiiens ne sont pas anthropophages. On leur a reproché, en Europe, de manger de la chair humaine, mais il n'en est rien. Jamais ils n'ont tué un homme pour s'en nourrir. Il est vrai que dans les sacrifices ils mangeaient certaines parties de la victime, mais c'était là un acte de religion et non point de cannibalisme. De même lorsqu'ils mangeaient la chair de leurs meilleurs chefs, c'était pour faire honneur à sa mémoire par une marque d'amour. On ne mangeait pas la chair des mauvais chefs.

Les Havaiiens ne nient pas que les entrailles du capitaine Cook aient été mangées, mais ils soutiennent que c'était par des enfants qui les avaient prises pour des

boyaux de cochon, erreur qui s'explique assez quand on sait que le corps avait été ouvert et débarrassé le plus possible de ses chairs pour être brûlé et réduit en cendres, comme il convenait au cadavre d'un Dieu. Les officiers du célèbre navigateur réclamèrent ses os, mais comme ils étaient anéantis on leur donna à la place ceux d'un kanak, qui reçurent à bord des bâtiments de l'expédition les honneurs destinés à l'infortuné commandant.

La condition des femmes chez les anciens Havaiiens était analogue à celle de servantes bien traitées par leurs maîtres. Les *cheffesses* seules jouissaient de droits égaux à ceux de l'homme. Il suffit, pour se convaincre que les femmes étaient regardées comme inférieures à l'homme, de savoir qu'elles ne pouvaient dans aucun cas manger avec leurs maris, et que le *kapu* (tabou) était souvent mis pour elles sur les mets les plus délicats. C'est ainsi que les bananes leur étaient prohibées sous peine de mort. Leurs occupations principales consistaient à fabriquer les *kapa,* les *malo*, le *pau,* et à préparer la nourriture.

Le mariage était constitué par la cohabitation, avec le consentement des parents. La polygamie n'était pratiquée que par les chefs. Les enfants jouissaient d'une grande indépendance, et quoique leurs parents les respectassent au point d'oser très rarement porter la main sur eux, ils s'en défaisaient facilement en faveur d'un ami qui témoignait le désir de les posséder. Souvent un enfant était promis avant sa naissance. Cette singulière coutume existe encore aujourd'hui, mais sur une échelle moins grande.

On méprisait les vieillards devenus inutiles, au point de leur donner la mort pour s'en débarrasser. Il était permis d'étouffer les enfants pour n'avoir pas la peine de les élever. Les femmes prenaient en affection des chiens et des cochons, et les allaitaient de pair avec leurs enfants.

On mangeait les puces, les poux et les sauterelles. Les mouches inspiraient une horreur invincible : s'il en tombait une dans une calebasse de poi, on abandonnait toute la nourriture (1).

Les Havaiiens pratiquaient une sorte de circoncision, différente de celle des juifs, mais qui avait le même but hygiénique. Cette opération (*mahele*) consistait à fendre verticalement le prépuce, à l'aide d'un bambou. Le *mahele* est tombé en désuétude, cependant on le voit encore quelquefois pratiqué, à l'insu des missionnaires, sur les enfants de 8 à 10 ans. Une sorte de prêtre (*kahuna*) est l'opérateur.

Les femmes havaiiennes ont toujours accouché sans douleur, excepté dans des cas tout à fait exceptionnels. La première fois qu'elles eurent l'occasion d'être témoins, dans la personne des femmes des missionnaires, des pénibles enfantements de la race blanche, elles ne pouvaient retenir leurs éclats de rire, supposant que c'était un usage et non pas la souffrance qui pouvait ainsi arracher des cris aux femmes des *haole* (étrangers).

Les anciens Havaiiens soignaient leurs morts. On les ensevelissait dans des *kapa* avec des herbes odorantes, telles que les fleurs de la canne à sucre qui avaient la propriété de les embaumer. On les enterrait dans les maisons, ou bien on les portait dans des grottes creusées au milieu des rochers. Le plus souvent on les déposait dans des

---

(1) Aujourd'hui, on ne tue plus les vieillards devenus à charge ; on n'étouffe plus les nouveaux-nés, que les maladies aphrodiosiques rendent très rares ; mais on mange encore les poux, les puces et les sauterelles ; les mouches inspirent toujours le même dégoût, et les femmes donnent encore leur sein à téter aux chiens, aux cochons et aux jeunes boucs.

caves naturelles, sorte de catacombes où les cadavres se conservaient sans puanteur, et se desséchaient à la manière des momies. C'était un devoir sacré de donner de la nourriture aux morts pendant plusieurs semaines. Quelquefois on allait jeter les cadavres dans la lave bouillante des volcans, et cette sépulture était regardée comme un hommage rendu à la déesse Pele, qui se nourrissait principalement de chair humaine (1).

HISTOIRE D'UMI.

§ 1. — *Sa naissance et sa jeunesse.*

Liloa régnait sur l'île de Havaii. Dans le cours d'une de ses tournées au milieu de la province de Hamakua, il rencontra une femme du peuple, nommée Akahikameainoa, qui lui plût, et dont, en sa qualité de chef, il exigea les faveurs.

Akahikameainoa était alors dans la période de sang, aussi la ceinture (*malo*) du roi en fût-elle maculée. Liloa dit à la femme : « Si tu mets au monde un enfant mâle, il m'appartiendra ; si c'est une fille, elle sera pour toi. Je te laisse comme témoignage de ma volonté souveraine mon *malo*, mon crochet de cachalot (*niho palaoa*), et mon collier (*lei*). Dérobe ces objets à tous les regards : ils seront un jour un souvenir de nos relations, une preuve de la paternité de l'enfant qui naîtra de nos amours. »

Ce devait être en effet un témoignage irrécusable, car, d'après la loi du kapu, la femme ne pouvait, sous peine de mort, approcher de son mari pendant les jours de sang.

---

(1) A la manière de notre narrateur, nous passons à l'histoire sans transition.

Le *malo* taché, et l'époque de la naissance de l'enfant, devaient donner des indications certaines.

Akahikameainoa cacha soigneusement les gages royaux de son adultère, sans en rien dire à personne, pas même à son mari. L'endroit où elle déposa secrètement ces objets, est encore aujourd'hui connu sous le nom de *Huna na niho,* la cache des crochets.

Liloa tenait alors sa cour à Vaipio, dans toute la splendeur de l'époque. Indépendamment d'une foule considérable de serviteurs, il avait autour de lui des prêtres (kahuna), des prophètes (kaula), des nobles et son fils unique, nommé Hakau. Le palais était nuit et jour égayé par les évolutions effrénées des danseurs et par la musique des calebasses retentissantes.

Neuf lunes après sa rencontre avec le roi, Akahikameainoa mit au monde un enfant mâle qu'elle appela Umi, et qu'elle éleva dans le silence, sous le toit de son mari qui s'en croyait le père. L'enfant se développa rapidement, devint vigoureux et acquit une stature royale. Dans ses amusements avec ses compagnons, dans ses ébats de jeune homme, il remportait toujours la palme. C'était de plus un grand mangeur (1) : *hao vale i ka ai a me ka ia.* En un mot, Umi était un kanak parfait et un batailleur con-

(1) Les insulaires, qui admirent et honorent les grands consommateurs, ont en général des estomacs d'une capacité prodigieuse. En voici un exemple. Pour dédommager mes domestiques, au nombre de sept, des privations que je leur avait fait endurer sur le Maunakea, je leur fis présent d'un bœuf qui pesait brut 500 livres. Ils le tuèrent le matin, et, le soir venu, il n'en restait pas une fibre. On s'étonnera moins de cette énormité, quand j'aurai dit que ces ogres, lorsqu'ils s'étaient complètement bourrés, provoquaient les vomissements en introduisant les doigts dans la bouche, et revenaient ensuite à la charge.

sommé, qui en faisait souffrir de dûres à ses camarades. Dans ce temps-là, il se lia d'une amitié profonde avec deux paysans du voisinage, Koi de Kukuihaele et Omokamau, qui devinrent ses intimes (*aikane*).

Un jour que son père putatif, mécontent de sa conduite, se mettait en mesure d'infliger une correction à Umi : « Ne le frappe pas, lui dit sa femme : c'est ton seigneur et ton chef ! Ne crois pas qu'il soit le fils de nous deux : c'est l'enfant de Liloa, ton roi. »

Umi pouvait alors avoir de quinze à seize ans.

Sa mère, après cette déclaration saisissante comme la foudre, s'en alla déterrer les objets que Liloa lui avait laissés en témoignage, et vint les mettre sous les yeux de son mari immobile, glacé d'épouvante à l'idée du crime de lèse-majesté qu'il avait été sur le point de commettre.

Cependant Liloa était devenu vieux. Akahikameainoa, jugeant le moment arrivé, revêtit Umi du *malo* royal, du *niho palaoa* et du *lei*, emblêmes du pouvoir que les grands chefs avaient seuls le droit de porter. « Va, lui dit-elle ensuite ; va, mon fils, te présenter à Vaipio, au roi Liloa, ton père. Dis-lui que tu es son enfant, et montre-lui en témoignage de ta parole ces objets qu'il m'a laissés. »

Umi, tout fier des révélations de sa mère, part aussitôt, accompagné de Koi et d'Omokamau.

Le palais de Liloa était environné de gardes, de prêtres, de devins et de sorciers. Le *kapu* était mis jusqu'aux abords de l'enceinte extérieure, il y avait peine de mort pour quiconque en franchissait les limites. Umi s'avance hardiment et passe le seuil. Des vociférations et des cris de mort retentissent de tous côtés à ses oreilles. Sans se troubler, il continue sa marche et pénètre par la porte du pignon. Liloa dormait enveloppé dans son manteau royal de plumes rouges et jaunes. Umi se penche et sans façon

lui découvre la tête. Liloa s'éveillant, dit : « *Ovai la keia?* qui est-ce? » C'est moi, répond le jeune homme; c'est moi, Umi, ton fils. Et ce disant, il étale son *malo* aux pieds du roi. A ce signe, Liloa, tout en se frottant les yeux, reconnaît Umi et le fait proclamer son fils.

Voilà donc Umi admis au rang des grands chefs, si non l'égal de Hakau son aîné, au moins son ministre-né, son intendant d'office.

Les deux frères vécurent à la cour sur un pied d'égalité. Ils prenaient part aux mêmes divertissements, s'essayaient à la lutte, tiraient de l'arc, se plongeaient avec ardeur dans tous les exercices nobles du pays et du temps. Les gens de la suite d'Umi s'exerçaient avec ceux de la suite de Hakau, aux combats de la longue lance (*pololu*), et toujours le parti d'Umi sortait victorieux, obligeant Hakau de se retirer avec confusion.

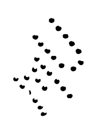
Liloa, sentant que sa dernière heure approchait, fit appeler ses deux enfants et leur dit : « Toi, Hakau, tu seras le chef; et toi, Umi, tu seras son homme. »

Cette dernière expression équivaut au titre de vice-roi, ou de premier ministre.

Les deux frères s'inclinèrent en signe d'assentiment. Le vieux chef reprit : « Toi, Hakau, respecte ton homme; et toi, Umi, respecte ton seigneur. Hakau, si tu n'a pas de considération pour ton homme, si tu te querelles avec lui, je ne m'inquiète pas des conséquences de ta conduite. De même, Umi, si tu ne rends pas à ton suzerain les hommages que tu lui dois, si tu te révoltes contre lui, ce sera à vous deux de décider de votre sort. »

Peu de temps après avoir fait connaître ses volontés dernières, Liloa rendit l'âme.

Umi, d'un caractère fier et indépendant, prévoyant sans doute, dès lors, la méchanceté de son frère, ne voulut pas



se soumettre à lui, et refusa de paraître en sa présence. Abandonnant sa part du pouvoir, il s'éloigna de Vaipio en compagnie de ses deux intimes, et se retira dans les montagnes, où il se livra à la chasse des oiseaux.

Hakau régnait donc seul et gouvernait à sa fantaisie. Abusant de son autorité, il se faisait craindre, mais en même temps détester par son peuple. Il s'attirait l'animadversion des chefs serviteurs de son père, qu'il irritait par toute sorte d'humiliations et de mépris. S'il apercevait quelque personne, de l'un ou de l'autre sexe indifféremment, remarquable par sa beauté, il la faisait tatouer d'une manière horrible pour son bon plaisir.

Cependant, Umi qui prenait goût à la vie sauvage, avait congédié ses favoris, et errait seul au milieu des forêts et des montagnes. Un jour qu'il était descendu au rivage, à Laupahoehoe de Hilo, il s'éprit d'amour pour une femme du peuple, et fit d'elle sa compagne sans que personne soupçonnât sa haute naissance. Se livrant dès lors aux travaux champêtres, on le voyait tantôt labourer la terre, tantôt descendre à la mer pour la pêche.

Par des offrandes copieuses il sut adroitement flatter un vieillard du nom de Kaleihokuu, prêtre puissant qui finit par l'adopter comme un de ses enfants.

Umi se maintint toujours à la tête des cultivateurs et des pêcheurs, et une foule considérable, reconnaissant sa supériorité physique, s'enrôla spontanément sous ses ordres et sous ceux de son père adoptif. On ne le connaissait pas autrement que sous le nom de Hanai (nourrisson) de Kaleihokuu.

Méditant probablement, dès lors, un moyen de s'emparer de la souveraine puissance, Umi s'appliquait à s'attirer de plus en plus les sympathies du peuple, aux travaux duquel il prenait une part incroyable. On voit

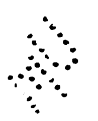


encore aujourd'hui, au-dessus de Laupahoehoe, les champs qu'Umi cultiva, de même qu'auprès de la mer on voit aussi le Heeiau ou temple dans lequel Kaleihokuu offrait des sacrifices aux dieux.

Hakau continuait de régner, toujours sans accorder le moindre respect aux vieux officiers de Liloa, son père. Deux vieillards, grands chefs de naissance et très honorés sous le règne précédent, avaient persisté à résider dans les alentours du palais de Vaipio, malgré les avanies auxquelles le voisinage de la cour les exposait. Un jour qu'ils avaient faim, à la suite d'une longue disette, ils dirent à un de leurs serviteurs : « Va au palais de Hakau. Déclare à Sa Majesté que les deux vieux chefs ont faim et demande-lui de notre part des vivres, du poisson et de l'*ava.* » (1)

---

(1) L'ava (et non *kava* qui est pour *ka ava*, *ka* étant l'article), Piper methysticum, Forst., croît naturellement dans les montagnes de l'archipel Havaiien. Les indigènes en faisaient autrefois une grande culture, qui est aujourd'hui rigoureusement interdite par la loi. On prépare, avec les racines de cette plante, une boisson enivrante, très chaude et légèrement narcotique. Voici comment on procède à la fabrication de cette liqueur. Les femmes mâchent les racines, et, après les avoir bien mastiquées, elles les recueillent toutes chargées de salive dans une calebasse réservée à cet usage. Elles ajoutent une faible proportion d'eau, et expriment ensuite le jus des racines mâchées, en les pressant fortement dans leurs mains. Cela fait, on passe le liquide dans de la bourre de coco, pour le débarrasser de toutes les fibres ligneuses qu'il peut contenir. L'*ava* est alors dans son état potable. La quantité bue par chaque personne varie d'un 1/4 à 1/2 litre. Cette liqueur se prend immédiatement avant le souper ou aussitôt après. La saveur en est nauséabonde, répugnante au suprême degré. On croirait boire une lavure épaisse, d un vert jaunâtre. Mais les effets en sont particulièrement agréables. Un sommeil irrésistible s'empare de vous, et dure 12, 24 heures et quelquefois davantage, suivant la dose et le tempé-



Le serviteur se rendit aussitôt chez le roi pour remplir sa mission. Hakau répondit en accompagnant ses paroles de termes sales et insultants : « Retourne dire aux deux vieillards qu'ils n'auront ni vivres, ni poisson, ni *ava*. »

Les deux chefs, en entendant cette cruelle réponse, se prirent à gémir sur leur sort et à regretter plus amèrement que jamais, le temps où ils vivaient sous Liloa. Puis, se ravisant, ils dirent à leur serviteur : « Nous avons entendu parler du nourrisson de Kaleihokuu, de sa vigueur, de son courage et de sa générosité. Sans perdre de temps, rends-toi directement à Laupahoehoe, et dis à Kaleihokuu que les deux chefs désirent voir son fils adoptif. »

Le serviteur se rendit à la hâte à Laupahoehoe, où il s'acquitta des ordres de ses maîtres. Kaleihokuu lui dit : « Retourne vers tes maîtres, et dis-leur qu'ils seront les bienvenus, s'ils veulent venir demain voir mon nourrisson. »

Les vieillards, à cette nouvelle, s'empressèrent de se mettre en route. Arrivés à la demeure de Kaleihokuu, ils ne trouvèrent personne, à l'exception d'un homme endormi sur la natte. Ils entrèrent néanmoins, et s'assirent le dos

---

rament des individus. Des rêves délicieux, charment ce long engourdissement. Souvent aussi le sommeil ne vient pas, ce qui arrive quand la dose est trop forte ou trop faible ; on subit, à sa place, un hébètement sardonique, accompagné d'idées fantastiques et d'une furieuse envie de gambader, sans qu'il soit possible de se soutenir une seconde sur les jambes. J'ai éprouvé ces derniers symptômes pendant soixante heures, la première fois que j'ai goûté cette liqueur polynésienne. Les effets de l'*ava*, sur la constitution des insulaires qui en font un usage habituel, sont désastreux. Le corps maigrit et la peau se couvre, comme d'une lèpre, de larges écailles qui tombent en laissant pour toujours après elles des taches blanches, qui finissent souvent par se transformer en ulcères.

appuyé contre la paroi de la case de Pandanus. Enfin, disaient-ils en soupirant, nos os vont renaître à la vie, *akahi a ola na ivi.* Puis s'adressant à l'homme qui dormait : « Tu es donc seul ici? — Oui, répond le jeune homme ; Kaleihokuu est aux champs. — Nous sommes, ajoutent-ils, les deux vieillards de Vaipio, venus tout exprès pour voir le nourrisson du prêtre. »

Le jeune homme se lève sans mot dire, prépare à la hâte un repas copieux, un cochon tout entier, du poisson, de l'ava. Les deux vieillards admiraient l'empressement et l'adresse du jeune homme, et se disaient : Au moins, si le nourrisson de Kaleihokuu était un gars vigoureux comme celui-ci, nous revivrions ! — Le jeune inconnu leur servit à manger, les enivra d'ava, et, selon l'usage de l'époque (1), leur livra les femmes de Kaleihokuu, afin que son hospitalité fût complète.

Le matin du lendemain, les vieillards virent Kaleihokuu et lui dirent : « Nous voici venus pour connaître ton nourrisson. Plaise aux dieux qu'il soit semblable à ce beau garçon qui nous a reçus chez toi ! nos os revivraient. » — Hé bien ! répondit Kaleihokuu, celui qui vous a si bien accueillis est mon nourrisson. Je l'avais laissé tout exprès à la case pour qu'il vous rendît les devoirs de l'hospitalité.

---

(1) Cet usage existe encore dans certaines familles vis-à-vis des grands personnages, ou des personnes qu'on veut honorer d'une manière toute spéciale; mais il tend à disparaître tous les jours. Autrefois, quand un kanak recevait une visite d'un ami d'un district éloigné, les femmes se trouvaient toujours comprises dans l'échange de biens qu'on faisait à cette occasion. Manquer à cette loi eût été regardé comme une grossièreté impardonnable. La chose était tellement dans les mœurs, que la femme du visité n'attendait pas l'ordre du mari pour se livrer à son hôte.

Les deux vieillards, heureux de ce qu'ils apprennent, racontent au prêtre et à son fils adoptif, les mauvais traitements qu'ils reçoivent à la cour de Hakau.

Il n'en fallut pas davantage pour allumer aussitôt la guerre.

A la tête d'une foule considérable de gens attachés au service de Kaleihokuu, Umi se rend à marches forcées sur Vaipio, et le lendemain Hakau avait cessé de régner. Il avait été exterminé de la main même du vigoureux nourrisson du prêtre.

§ 2. — *Règne d'Umi.*

Umi régnait à la place de Hakau. Ses deux *aïkane,* Koi et Omokamau, étaient venus le rejoindre et résidaient à sa cour.

Piimaivaa, de Hilo, était son homme de guerre le plus redouté. *Ia ia ka mamaka kaua,* c'était à lui qu'appartenait le bâton de la guerre, expression figurée qui désigne le général en chef.

Pakaa était un des favoris d'Umi, et Lono était son kahuna.

Tandis qu'Umi régnait sur la côte orientale de l'île, un de ses cousins, Keliiokaloa régnait sur la côte occidentale et tenait sa cour à Kailua.

C'est sous le règne de ce prince, environ deux cents ans avant le passage du capitaine Cook, qu'un navire fit naufrage auprès de Keei, dans le pays de Kona, non loin de l'endroit où le célèbre navigateur anglais trouva la mort, en 1779. C'est donc vers 1570 que des hommes de race blanche abordèrent pour la première fois dans l'archipel. Un homme et une femme, échappés au naufrage, prirent terre sur la plage de Kealakeakua. En arrivant sur le

rivage, ces infortunés se prosternèrent sur la lave, la face contre terre, d'où est venu le nom de Kulou (génuflexion, adoration), que porte encore aujourd'ui l'endroit qui fut témoin de cette scène. Les naufragés se firent promptement aux habitudes des indigènes, qui prétendent qu'il existe encore de nos jours une famille de chefs descendant de ces deux blancs. La princesse Loheau, fille de Liliha, actuellement vivante, serait de cette origine.

Keliiokaloa, qui régnait sur la côte où cet événement mémorable se passait, était un prince méchant, qui mettait son plaisir à abattre follement les cocos et à dévaster les cultures. Ses déprédations déterminèrent Umi à lui déclarer la guerre.

Il se mit en campagne à la tête de son armée, accompagné de son fameux guerrier Piimaivaa, de ses amis Koi et Omokamau, de son favori Pakaa, et de Lono, son prêtre. Il contourna les flancs du Maunakea, et, s'avançant entre cette montagne et le Hualalai, dans la direction du Maunaloa, il parvint sur le grand plateau central de l'île, avec l'intention de descendre à Kailua.

Keliiokaloa ne l'y attendit pas. Se mettant à la tête de ses guerriers, il marcha à la rencontre d'Umi. Les deux armées se trouvèrent en présence sur les plaines élevées circonscrites par les trois colosses de Havaii, à l'endroit qu'on appelle *Aahu a Umi*.

Deux hommes de race esclave, du nom de Laepuni, fameux guerriers du parti de Keliiokaloa, se battirent avec un courage surhumain, et Umi allait tomber sous leurs coups, quand Piimaivaa, venant à son secours, fit pencher la victoire de son côté. Quoique l'histoire n'en dise rien, il est probable que le roi de Kailua périt dans le combat.

Cette victoire acheva de débarrasser Umi de son dernier compétiteur au pouvoir. Il régna dès lors comme chef

unique sur Havaii. Pour transmettre à la postérité le souvenir de cette remarquable bataille, il fit élever sur le lieu du combat, par les habitants des six provinces, un monument singulier, composé de six rassemblements polyédriques de vieille lave ramassée dans les environs. Une septième pyramide fut élevée par les mains de ses nobles et de ses officiers. Au centre de ces énormes amas de pierres, il bâtit un temple dont les traces sont encore assez visibles aujourd'hui pour qu'on en puisse rétablir le plan tout entier. L'ensemble de ce vaste monument s'appelle, du nom de son fondateur, les monceaux d'Umi, *Aahu a Umi.*

Umi bâtit un autre temple au bas de Pohaku Hanalei, du côté de Kona, appelé *Aahu Hanalei.* Un troisième temple fut également élevé par lui sur les flancs du Maunakea, dans la direction de Hilo, à l'endroit nommé Puukeekee.

On reconnaît aussi les traces d'un temple bâti par le même roi, au Mauna Halepohaha, où se trouvent les ruines des maisons d'Umi (1), couvertes d'une large pierre de lave.

---

(1) Le fait le plus curieux qui se présente à l'œil du voyageur dans les ruines des temples bâtis par Umi, est l'existence d'un pavé en mosaïque, sous forme de croix régulière, qui traverse l'enceinte dans les sens de la longueur et de la largeur. Ce symbole ne se trouve point dans les monuments antérieurs à ce roi, ni dans ceux qui lui sont postérieurs. Involontairement on voit là un témoignage de l'influence des deux blancs naufragés, dont nous avons signalé le débarquement dans l'île. Ne pourrait-on pas, de l'existence de ces emblèmes chrétiens, conclure que vers le temps où le grand Umi remplissait l'archipel de son nom, des naufragés espagnols ou portugais cherchèrent à introduire le culte du Christ dans les îles? — Kama de Vaihopua (Kau) nous a bien transmis, par

On donne à Umi le surnom de *Roi des montagnes*. La tradition rapporte qu'il se retira au centre de l'île, par amour pour son peuple, et voici les raisons par lesquelles on explique l'isolement auquel il se dévoua. C'était un usage reçu, dans l'antiquité havaiienne, que les nombreux serviteurs des chefs, quand ils traversaient une peuplade, abattissent en désordre les cocos, dévastassent les plantations, et commîssent toute sorte de dégâts préjudiciables aux intérêts des propriétaires ou cultivateurs. Pour éviter une sorte de fléau qui s'attachait aux pas du monarque, Umi alla se fixer dans les montagnes, de façon à ce que les brigandages des gens de sa maison ne fissent plus couler les larmes du peuple. Dans sa retraite, Umi vivait avec ses

---

Napi, une explication des quatre compartiments que l'on observe dans les temples d'Umi, et que la figure ci-jointe représente;

Place du dieu Kaili, au nom de Ku	Place du dieu Ku.
Place du prêtre Lono.	Place du chef Umi.

mais si l'on accepte l'opinion de Kama, il reste tout aussi difficile d'expliquer pourquoi cette particularité s'observe dans les monuments d'Umi et non dans les autres *heeiau*, comme par exemple :

Kupalaha, situé sur le territoire de Makapala ;

Mokini, situé à Puuepa ;

Aiaikamahina, situé vers la mer, à Kukuipahu ;

Kuupapaulau, situé vers la montagne, à Kukuipahu ma uka.

Les restes de ces quatre temples remarquables se trouvent dans le district de Kohala. On n'y voit pas les moindres vestiges de la division en croix.

Le dieu *Kaili*, mot qui signifie *le vol*, n'était pas connu antérieurement au chef Umi.

gens du tribut en nature que ses sujets lui apportaient de tous les points du rivage. Durant les famines (1), ses domestiques se répandaient dans les bois et ramassaient le *hapuu*, fougère nourrissante qui remplaçait alors le *poi*.

Cependant Umi ne passa pas toute sa vie dans les montagnes. Il vint demeurer à différentes reprises sur les bords de la mer, à Kailua. Il employait de tous côtés des ouvriers pour tailler des pierres qui devaient servir, disent les uns, à construire un caveau sépulcral ; ou, suivant les autres, à bâtir un magnifique palais. Quoiqu'il en soit de leur destination, les pierres étaient admirablement taillées (2). De nos jours les missionnaires calvinistes les ont employées dans la construction du grand temple de Kailua, sans qu'il ait été besoin de les tailler à nouveau. On voit encore aujourd'hui, éparses en différents endroits, des pierres de taille du roi Umi, *pohaku kalai a Umi*. Il est naturel de penser qu'on s'est servi, pour la taille de ces pierres dures et très grandes, d'instruments autres que ceux d'origine havaiienne. Le fer devait être connu du temps d'Umi, et sa présence s'expliquerait par les épaves de navires que les courants marins ont pu apporter sur le rivage. Il est certain

---

(1) Les famines se présentent aujourd'hui, comme autrefois, quand le *kalo* vient à manquer, et le kalo manque assez souvent par suite de la paresse ou plutôt de l'insouciance des naturels, qui ne songent ordinairement à le replanter que lorsqu'ils n'ont plus rien à se mettre sous la dent. L'imprévoyance des Havaiiens à ce sujet ne s'explique que par l'action d'un climat enchanteur.

(2) Il ne paraît pas trop hasardeux de croire qu'une mort prématurée a enlevé l'étranger qui avait pu donner à Umi l'idée d'une industrie inconnue jusqu'alors, et que, si cet étanger eût vécu plus longtemps, ces pierres curieuses auraient servi à la construction d'un édifice dont les architectes insulaires ne pouvaient pas donner les proportions.

qu'on connaissait le fer longtemps avant l'arrivée de Cook, ainsi que le prouve ce passage déjà cité d'une vieille romance : *O luna, o lalo, kai, o uka, a o ka hao pae, ko ke lii.*

Umi, quelque temps avant sa mort, dit à son vieil ami Koi : « Il n'y a pas d'endroit ni de moyen possible pour cacher mes os. Il faut que tu disparaisses de devant ma face. Je vais reprendre toutes les terres que je t'ai données autour de Havaii, on te croira disgracié. Tu te retireras alors dans une autre île, et dès que tu apprendras ma mort, ou seulement que je suis atteint d'une maladie grave, tu reviendras secrètement pour enlever mon corps. »

Koi exécuta les volontés du chef, son *aikane*. Il se rendit à Molokai, d'où il se hâta de mettre à la voile pour Havaii, dès qu'il eut appris la mort d'Umi. Il débarqua à Honokohau. En mettant pied à terre, il rencontra un kanak en tout semblable à son chef bien aimé. Il s'empara de lui, le tua et le porta pendant la nuit à Kailua. Koi entra secrètement dans le palais où gisait le cadavre d'Umi. Les gardes étaient endormis. Koi enleva la dépouille royale et substitua en sa place le cadavre du vieillard de Honokohau, puis il disparut avec sa pirogue. On dit qu'il déposa le corps d'Umi dans les grands palis de Kahulaana, mais on ne connaît pas l'endroit précis ; d'autres disent que ce fut dans un antre de Vaipio, à Puaahuku, au sommet d'un grand pali (escarpement), d'où s'élance la cascade de Hiilave.

De temps immémorial, c'était l'usage à Havaii de manger la chair des grands chefs après leur mort ; ensuite on réunissait les os en paquet et on allait les cacher loin de tout regard. Généralement c'était à un serviteur fidèle, à un gardien dévoué, que revenait l'honneur de manger la chair de son chef, par un sentiment d'amitié, *no ke*

aloha. Si on ne mangeait pas toujours la chair des grands chefs et des personnages distingués, toujours on enlevait leurs cadavres, pour les ensevelir dans les antres les plus secrets ou dans les endroits les moins abordables. Mais on ne prenait pas les mêmes soins pour les chefs qui avaient été regardés comme mauvais pendant leur vie. Le proverbe dit à ce sujet : *Aole e nalo ana na ivi o ke lii kolohe ; e nalo loa na ivi o ke lii maikai*, les os d'un mauvais chef ne disparaissent pas ; ceux d'un bon chef sont dérobés aux yeux de tout le monde.

Les grands chefs, avant de rendre l'âme, faisaient jurer à leurs plus fidèles serviteurs de cacher leurs os, de manière à ce que personne ne pût les découvrir. Je ne veux pas, disait le chef mourant, que mes os servent a faire des flèches pour tirer l'arc et tuer les souris, ni à faire des hameçons pour la pêche. — Aussi est-il très difficile de retrouver le lieu de la sépulture de tel ou tel ancien chef. Des mausolées ont été bâtis en quelques endroits. On dit que là sont enterrés des nobles et des rois, mais il paraît qu'il n'y a que des cercueils sans corps, ou des cadavres de simples indigènes substitués à ceux des personnages en l'honneur desquels on a élevé ces monuments.

HISTOIRE DE KEAVE.

Quoiqu'en dise l'historien David Malo, il est très contestable qu'il ait existé plusieurs chefs du nom de Keave. Il est probable qu'il n'y a eu qu'un grand chef de ce nom, qu'il était fils d'Umi et qu'il s'appelait Keave le Grand, *Keave nui a Umi*. David Malo était intéressé, ainsi que les indigènes le reconnaissent, à grossir la généalogie des chefs, et il a voulu flatter la noblesse et le peuple en distinguant Keave le Grand, de la race d'Umi, d'un autre

Keave. Il en est des deux Keave comme des sept Maui et des neuf Hina. Il n'y a pas si loin d'Umi à l'époque actuelle pour que nous ne puissions débrouiller la vérité dans les nuages qui l'environnent.

Le peuple en général ne parle que d'un Keave qui hérita de la puissance d'Umi, son père. Il fut le chef suprême dans l'île de Havaii, et il passe même pour avoir, comme Kamehameha l'a fait depuis, réuni tout l'archipel sous son sceptre. Kamehameha a conquis les îles par la force des armes, Keave les aurait conquises par ses voyages et par ses alliances. Tandis qu'il se promenait dans les îles de Maui, de Molokai et d'Oahu, il contracta des unions partout, avec des femmes du peuple aussi bien qu'avec les plus grandes princesses. Ces unions lui donnèrent des enfants qui le firent aimer de tous les grands chefs de l'époque. On le regardait à Maui et à Oahu comme roi suprême. Le roi de Kauai alla même jusqu'à lui envoyer des ambassadeurs pour lui déclarer qu'il reconnaissait sa suzeraineté. Telle est l'origine de la puissance de Keave.

Par ses nombreuses alliances avec les *cheffesses* et avec les femmes du peuple sans distinction, ce roi est cause, disent les chefs d'aujourd'hui, que la noblesse havaiienne est devenue bâtarde et sans honneur. Les chefs qui descendent de Keave cachent leur origine et ne sont nullement flattés qu'on la leur rappelle. A partir de Keave, les généalogies deviennent un foyer de disputes, et il y aurait un véritable danger pour l'historien téméraire qui ne ménagerait pas la susceptibilité des chefs à ce sujet.

Le principe sur lequel on s'appuie pour condamner la conduite de Keave est la pureté du sang de la souche royale, requise par les anciens usages, et dont le but était de conserver sans alliage la véritable noblesse. Méprisant cette règle, Keave contracta de nombreuses alliances qui donnèrent pour mères à ses enfants des femmes de basse

naissance. La postérité de ce chef, noble sans doute, mais d'origine impure, n'aime pas qu'on lui rappelle sa généalogie boiteuse. Il en est de la susceptibilité des Havaiiens à cet endroit comme de beaucoup d'autres choses en ce monde : ils s'attaquent amèrement aux amours de Keave, et semblent oublier qu'Umi, leur grand chef, dont ils conservent la mémoire avec tant de religion, était de sang plébéien par sa mère.

Il paraît certain que le roi Keave faisait sa résidence ordinaire de la baie de Hoonaunau, à Kona. Le *heeiau* de Hoonaunau, où l'on voit encore les poteaux d'Ohia (Metrosideros) plantés par Keave, s'appelle *Hale a Keave*, la maison construite par Keave. Il servait aussi de cité de refuge.

DOCUMENTS DIVERS SUR LA PROVINCE DE KAU.

Les habitants de Kau sont désignés dans l'archipel sous le nom de *Na Mamo a ke kipi*, les descendants de la rebellion. La province de Kau a toujours été regardée comme une terre fatale aux chefs. A l'époque actuelle, on reconnaît encore l'habitant de Kau parmi les autres indigènes. Il est énergique, a le verbe haut et est toujours prêt à faire un coup quand une occasion se présente. Il est fier et il adore sa liberté. Plusieurs chefs Havaiiens ont été exterminés par le peuple de Kau, entre autres Kohaokalani, Koihala, etc.

HISTOIRE DE KOHAOKALANI.

Il était, suivant la tradition, le plus grand chef de l'île, et régnait en roi à Hilea. Ce fut lui qui bâtit le heeiau

situé sur le grand plateau de Makanau. On voit encore les cailloux roulés par la mer, que Kohaokalani faisait apporter sur les hauteurs, à environ deux lieues du rivage. Ces cailloux étaient destinés au pavage intérieur du temple. Le peuple, écrasé par l'énorme difficulté des transports, fatigué du joug de la puissance royale, excité par des prêtres déloyaux, commençait à laisser percer son mécontentement et son découragement. Une conspiration fut bientôt tramée par ces deux classes liguées contre le chef. On mit à profit une cérémonie religieuse pour se débarrasser du despote.

Le temple était achevé, il ne s'agissait plus que d'y porter un dieu. Cette divinité n'était autre chose qu'un arbre d'ohia, d'une grosseur prodigieuse, qu'on avait abattu dans les forêts, au-dessus de Ninole. Au jour fixé, le chef, les prêtres et le peuple se mettent en devoir de traîner le dieu à sa résidence. Pour parvenir au haut de Makanau, il y avait à gravir un pali très escarpé. On devait monter le dieu par le côté de Ninole, qui se prêtait le mieux à l'exécution du plan conçu. Arrivés à la naissance de l'escarpement, tous tiraient à la corde ; mais le dieu, soit par la ruse du peuple et des prêtres, soit à cause des obstacles que présentaient les inégalités du rocher, ne montait qu'à grand peine, « Le dieu ne parviendra jamais sur le sommet du pali, dirent les kahuna, si le chef continue de marcher avant lui. Le dieu doit marcher le premier par droit de puissance, et le chef en bas, à sa suite, pour le pousser par l'extrémité inférieure : autrement, nous n'arriverons jamais à vaincre sa résistance. » Le grand chef Kohaokalani se soumet à l'avis des prêtres, se place sous le dieu et le pousse par l'extrémité d'en bas. A l'instant, peuple et prêtres lâchent la corde, et l'énorme dieu, roulant sur le chef, le broye en un instant. On attribue aux kahuna surtout cette mort de Kohaokalani.

HISTOIRE DE KOIHALA.

Koihala régnait à Kau. C'était un très grand chef, peut-être l'île tout entière reconnaissait-elle son autorité. Un abus de pouvoir hâta sa mort. Il avait commandé aux gens de Kau de lui porter des vivres sur le plateau de Punaluu, à l'endroit connu sous le nom de Puuonuhe. Une troupe d'hommes part avec le kalo broyé (*pai*, différent du *poi* en ce qu'il n'est pas délayé), enveloppé dans des feuilles de ki appelées *la'i* (des deux mots *lau* et *ki*). Arrivés au sommet du plateau qui est excessivement élevé, ils apprennent que le chef est parti pour Kaalikii, à dix lieues de Puuonuhe, et qu'il leur enjoint de lui porter les vivres en cet endroit éloigné. Les porteurs se rendent à la hâte vers Kaalikii. Dès qu'ils y sont arrivés, on leur transmet l'ordre d'aller jusqu'à Vaioahukini, à une demi-heure de marche sur la même ligne, et sous le grand pali de Malilele, au rivage de la mer. Ils partent. Rendus à Vaioahukini, ils reçoivent l'ordre d'aller joindre le chef à Kalae. Il y avait à escalader de nouveau le grand pali, et deux lieues de plus à faire. Lorsqu'ils ont atteint le cap de Kalae, le point le plus méridional de l'archipel havaiien, on les envoie à la recherche du chef au village de Mahana. Mais il en était parti pour Paihaa, village situé près de Kaalualu, petite baie où mouillent aujourd'hui les navires du pays. Là ils devaient enfin trouver le tyran. Exaspérés, mourant de faim, indignés de la façon cruelle avec laquelle le chef se moque de leurs peines, les porteurs s'asseyent sur l'herbe et délibèrent. D'abord on décide qu'on consommera les vivres, sans rien laisser pour le chef qui s'amuse si étrangement à fatiguer son peuple (*hooluhi heva*). On décide en outre de

lui porter, à la place du kalo, des paquets de cailloux. Le procès de Koihala est fait, son joug insupportable va tomber.

Les déterminés conspirateurs, après avoir assouvi leur faim, partent et bientôt arrivent, l'air abattu, auprès du chef, entre Paihaa et Kaalualu. Prince, lui disent-ils, voici tes serviteurs avec les provisions. Ils déposent humblement à ses pieds leurs fardeaux enveloppés dans le *la'i*. On ouvre les paquets et la scène change de face. Ces gens, moitié morts en apparence, deviennent tout à coup comme autant de lions furieux qui s'apprêtent à dévorer leur proie. Ils s'arment de cailloux et en font pleuvoir une grêle sur Koihala et sur sa suite, qui périssent en même temps.

Deux autres grands chefs de l'île furent exterminés par le même peuple. L'un fut tué à Kalae, à coups de rames, par des pêcheurs ; l'autre fut lapidé à Aukukano.

Ces révoltes contre les chefs ont donné naissance à plusieurs expressions proverbiales qu'on applique à la province de Kau. C'est ainsi qu'on l'appelle : *Aina makaha* (terre de torrents), une nation qui emporte et brise tout comme un torrent ; *Kau makaha,* Kau le torrent ; *ka lua kupapau o na'lii,* le sépulcre des grands chefs ; *aina kipi,* la terre de la rebellion.

LÉGENDE DE KALEIKINI.

C'était un chef des vieux temps.

Sur les bords de la mer, entre Kaalikii et Pohue, les vagues s'engouffraient sous le sol et s'élançaient en l'air, par un trou naturellement creusé à cinquante pas environ du rivage. L'eau jaillissant à une hauteur prodigieuse, disparaissait sous forme de pluie fine, et allait retomber en vapeur jusqu'à plus de deux lieues à la ronde, répan-

dant la stérilité sur la terre, au point qu'on ne pouvait y cultiver ni kalo ni patates. Le chef Kaleikini ferma la bouche du gouffre à l'aide d'énormes pierres qu'il faisait rouler par les indigènes. On voit évidemment que ce trou a été fermé par la main des hommes. Il y reste encore une petite ouverture par laquelle l'eau s'échappe en sifflant pour jaillir à une hauteur de 40 à 50 pieds.

Kaleikini ferma à Kohala, au rivage de Nailima, une bouche volcanique semblable à celle de Kau.

Sur le haut de Honokane, il fit taire les mugissements d'une cascade en détournant son cours. A Maui Hikina, il affermit dans ses fondements le monticule de Puuiki que les grandes marées faisaient vaciller : pour cela il introduisit dans les cavernes de Puuiki un énorme rocher qui arrêta les fureurs de la mer et fit cesser les ébranlements du monticule.

Pour ces tours de force et beaucoup d'autres analogues, Kaleikini était appelé *Kupua* (homme à prodiges). (1)

DOCUMENTS SUR LA PROVINCE DE PUNA.

D'après la tradition la plus commune, la province de Puna était encore, il n'y a peut-être pas deux siècles, un pays magnifique, possédant un sol sablonneux, il est vrai, mais très favorable à la végétation, et n'offrant dans ses chemins aucune aspérité pour les pieds. Les Havaiiens, de nos jours, rapportent qu'ils tiennent de leurs aïeux que leurs arrière-grand'pères avaient vu l'arrivée du volcan à Puna. Voici en deux mots la tradition telle qu'elle est conservée par les indigènes.

---

(1) On peut considérer Kaleikini comme l'Hercule Havaiien.

LÉGENDE DE KELIIKUKU.

Ce grand chef régnait à Puna. Il fit un voyage à l'île d'Oahu. Là, il rencontra un prophète de Kauai, du nom de Kaneakalau, qui lui demanda qui il était.—Je suis, répondit le chef, Keliikuku de Puna.—Le prophète lui demanda alors quelle était la nature de son pays. Le chef dit : mon pays est charmant, on y trouve de tout en abondance ; on n'y voit que des plaines sablonneuses où tout croît à merveille. —Hé bien ! répartit le prophète : va, retourne dans ton beau pays, tu le trouveras bouleversé, abominable. Pele en a fait un monceau de ruines : les arbres des montagnes sont descendus vers la mer, l'ohia et le pandanus sont au rivage. Ton pays n'est plus habitable. — Le chef lui répliqua : Prophète de malheurs, si ce que tu me dis là est vrai, tu vivras ; mais si, à mon retour dans mon pays, je constate la fausseté de tes prédictions, je reviendrai tout exprès et tu mourras de ma main.

Ne pouvant, malgré son incrédulité, oublier cette terrible prophétie, Keliikuku mit à la voile pour Havaii. Arrivé sur la côte de Hamakua, il prend pied à terre et voyage à petites journées. Des hauteurs de Hilo, au village de Makahanoloa, il aperçoit dans le lointain toute sa province bouleversée comme par le chaos, et en proie au feu et à la fumée. De désespoir, le chef infortuné se pendit dans l'endroit même d'où il avait découvert cet affreux spectacle.

Cette tradition touchant la rencontre de Keliikuku et de Kaneakalau est encore quelquefois psalmodiée par les kanaks. Elle était rédigée en vers que chantaient les an-

ciens. Elle s'oublie tous les jours, et dans peu d'années il n'en restera plus de trace.

Que la prédiction ait été faite ou non, la vérité est que Puna a été ravagé par l'action des volcans.

LÉGENDE DU CHEF HUA.

Le grand chef Hua, se trouvant à Maui, dit à Uluhoomoe, son kahuna, qu'il désirait des *uau* de la montagne (gros oiseau propre à l'île de Havaii). Uluhoomoe répondit qu'il n'y avait point d'uau dans la montagne, que tous les oiseaux étaient allés à la mer. Hua, entrant en colère, dit à son prêtre : Si j'envoie mes hommes à la montagne et qu'ils y trouvent des uau, je te ferai mourir.

Après cette menace, le chef ordonne à ses serviteurs d'aller à la chasse aux oiseaux. Ils obéissent, mais au lieu de se rendre à la montagne, ils vont chasser au filet sur le rivage, et prennent beaucoup d'oiseaux de différentes espèces, entre autres des uau et des ulili. De retour au palais, ils déclarent au chef qu'ils ont fait leur chasse dans la montagne.

Hua fait appeler son kahuna et lui dit : voici des oiseaux de la montagne, tu vas mourir. — Uluhoomoe flaira les oiseaux et dit au chef : Ces oiseaux ne viennent point de la montagne, ils ont une odeur de mer. — Hua, soutenu par ses gens, persiste à dire, comme il le croit, qu'ils viennent de la montagne, et il répète sa sentence : tu vas mourir. — Uluhoomoe répartit : j'aurai un témoignage en ma faveur si tu me laisses ouvrir ces oiseaux en ta présence. Le chef y consentit. On trouva de petits poissons dans l'estomac des oiseaux. — Voilà mon témoignage, dit le kahuna d'un air triomphant ; ces oiseaux sortent de la mer !

Hua, tout confus, entre dans une fureur terrible, et fait sur le champ massacrer Uluhoomoe.

Les dieux vengèrent la mort du prêtre, en envoyant une épouvantable famine dans l'île de Maui d'abord, ensuite dans celle de Havaii.

Hua, croyant déjouer la vengeance céleste, se rendit à Havaii pour échapper au fléau; mais une famine plus terrible encore l'y poursuivit. Le chef parcourut en vain tous les quartiers de l'île, il mourut de faim dans le temple de Makeanehu (Kohala). Ses os, après sa mort, se raidirent et se contractèrent sous les feux d'un soleil brûlant, à l'action desquels son cadavre resta exposé. C'est là ce qui a donné origine aux vers havaiiens cités par toutes les bouches pour rappeler la famine qui eût lieu sous le chef Hua, vers que personne n'a compris, et qu'on n'a même jamais écrits correctement:

Koele na ivi o Hua i ka la
Les os de Hua se raidirent au soleil.

Dans l'île de Havaii, il existe beaucoup d'endroits qui s'appellent du nom de ce chef célèbre. A Kailua, au hameau de Puaaa ekolu, une jolie terre connue sous le nom de Mooniohua, rappelle un des épisodes de la misère de Hua. C'est là qu'un jour, en courant après des vivres qu'il ne pouvait jamais atteindre, il se laissa aller au sommeil, accablé de fatigue et de besoin. Le mot Mooniohua est probablement une corruption de *Moe ana o Hua* qui signifie *la couche de Hua.*

HISTOIRE ET CHANT DE KAVELO.

Kavelo, de l'île de Kauai, était une sorte de géant : beau, bien fait, musculeux, sa force prodigieuse défiait les hommes et les choses.

Tout jeune encore, il sentit un amour violent s'allumer dans ses entrailles pour la princesse Kaakaukuhimalani, si bien qu'il chercha par toute sorte de moyens à toucher son cœur.

Mais la princesse, trop fière et trop grande dame, ne daignait pas jeter les yeux sur lui.

Désespéré de ne pouvoir arriver à lui faire partager son amour, Kavelo versait dans le sein de sa mère ses chagrins et ses larmes : « Mère, disait-il, comment parviendrai-je à épouser cette dédaigneuse princesse? Que dois-je faire? Donne-moi ton avis. »

« Mon fils, lui répondit sa mère, garçon qui veut plaire doit se rendre habile au labour et adroit à la pêche : voilà l'unique secret pour faire un bon mariage. »

Kavelo s'empressa de suivre les conseils de sa mère, et bientôt il n'y eut dans l'île ni un plus infatigable planteur de kalo, ni un pêcheur plus expert.

Mais ce qui réussit avec les femmes du peuple, n'est pas toujours propre à charmer les filles des rois.

Kaakaukuhimalani n'avait que faire d'un mari qui fût ou habile cultivateur, ou heureux pêcheur; il faut d'autres talents pour toucher le cœur des nobles, et le sien restait indifférent, insensible aux soupirs de Kavelo.

Les grands alors, comme aujourd'hui, songeaient au plaisir avant toutes choses, et pour eux un bon comédien valait mieux qu'un honnête ouvrier.

Dans son embarras extrême, Kavelo prit conseil d'un vieux maître de danse, qui lui dit : « La danse et la poésie sont les arts les plus estimables et les plus goûtés des puissants. Viens avec moi dans les montagnes, je te formerai, et si tu parviens à faire un savant danseur, tu auras un moyen infaillible de plaire à l'insensible Kaakaukuhimalani. »

Kavelo écouta l'avis du poète-maître de danse, et se retira dans les montagnes pour faire ses études.

Il devint bientôt fort habile à la danse et excellent déclamateur de cantiques ; aussi le bruit de sa science ne tarda-t-il pas à se répandre dans toutes les vallées de l'île.

Un jour que Kaakaukuhimalani voulait réunir ce que Kauai renfermait de danseurs accomplis, ses gens lui parlèrent de Kavelo comme d'un prodige dans l'art, qui n'avait pas son égal d'un bout à l'autre de l'archipel, depuis Havaii jusqu'à Niihau.

« Qu'on me fasse venir cette merveille ! » s'écria la princesse piquée d'une vive curiosité.

Le vieux et rusé précepteur des montagnes engagea son élève à ne pas se rendre à la première invitation, afin de se faire désirer plus ardemment.

Kavelo, comprenant la valeur de ce conseil, n'obéit qu'à la troisième requête ; il dansa devant la princesse avec un talent si extraordinaire qu'elle devint amoureuse de lui, et l'épousa.

Ainsi, Kavelo se trouva élevé au rang des princes.

L'heureux parvenu avait trois frères plus âgés que lui. C'étaient :

Kavelomakainaina, au regard féroce, à la face furieuse ;

Kavelomakahuhu, au regard désagréable, à la face colère ;

Et Kavelomakaoluolu, à la face aimable et gracieuse.

Tous les trois étaient doués de la même force athlétique que leur cadet.

Jaloux de la bonne fortune qu'un mariage princier avait apportée à leur frère, ils résolurent de l'humilier pour leur plaisir.

Profitant d'une absence de Kaakaukuhimalani, ils s'emparent de Kavelo et le coiffent d'une calebasse remplie de poix.

Pauvre Kavelo ! La pâte découla de sa tête sur tout son corps et le couvrit d'un enduit gluant qui faillit l'étouffer.

Tout honteux et confus d'avoir subi un supplice aussi humiliant, Kavelo s'imagina qu'il ne pouvait plus vivre à Kauai ; il résolut de s'expatrier et de se rendre à Oahu.

Déjà il était embarqué sur sa pirogue et se préparait à mettre à la voile avec quelques amis fidèles, quand il aperçoit sa femme sur le rivage.

Assise à l'ombre d'un kou (cordia), Kaakaukuhimalani faisait à Kavelo des signes de la main, tout en criant :

« Reviens !
« Rentrons ensemble.
« Ne t'en va pas ! »

Kavelo, touché de l'amour de sa femme, mais parfaitement décidé à s'éloigner de son île, entonne ses adieux, qui font le sujet du chant premier.

CHANT I.

« Tu m'aimes donc encore ! Oh ! oui tu m'aimes, toi,
» la compagne qui me suivais dans la tempête et dans les
» vents glacés d'Ahulua ! Je suis, hélas ! endormi dans une
» nuit ténébreuse, dans une nuit obscure et noire, et mes

» yeux ont vu reluire et étinceler la face du dieu Nunu.
» Je ne saurais demeurer ici pour tresser des guirlandes
» sur la terre des rocailles sourdes. Eloigne-toi, ô fille de
» Papa ; éloigne-toi de ce rivage. Cesse de me rappeler,
» cesse de me faire des signaux avec ton éventail de
» feuilles de cocotier. Je reviendrai. Retourne à ton
» palais. »

Arrivé à Oahu, Kavelo fut bien accueilli par le roi de cette île, Kakuiheva, qui le combla de ses faveurs, et lui accorda même de grands priviléges pour faire honneur à sa force merveilleuse. Mais Kavelo ne s'oublia point au milieu des plaisirs que lui procurait sa puissance. Il songeait à tirer vengeance de Kauai pour l'injure qu'il avait reçue de ses frères. Retiré à l'écart, et se dissimulant le mieux possible aux regards de Kakuiheva, il s'occupa de recruter en secret une petite armée de gens dévoués, pour faire une expédition contre l'île de Kauai. Dès qu'il eut réuni un nombre suffisant de guerriers, il se mit en mer avec une flottille d'embarcations légères. A peine avait-il quitté le rivage d'Oahu, qu'il vit apparaître comme un mauvais présage le monstre marin Apukohai. Celui-ci n'était que le précurseur d'un autre monstre appelé Uhumakaikai, lequel avait le pouvoir de soulever les flots et de faire sombrer les pirogues. Les marins les plus expérimentés ne manquaient jamais de rétrograder vers la terre à la première apparition d'Apukohai : tous les pilotes conseillèrent donc à Kavelo de rebrousser chemin en toute hâte. Mais le chef, plein d'une résolution que rien ne pouvait ébranler, ne voulut pas changer de cap ; il persista à faire voile vers son but. C'est le sujet du deuxième chant.

CHANT II.

« J'avais un ami avec qui je vivais en paix dans le dé-
» sert. Nous nous balancions comme un nuage plein de
» pluie. Nous murmurions comme un ruisseau. Nous
» grondions comme un tonnerre. J'ébranlais tout comme
» un tremblement de terre. Je jetais l'éclat d'un éclair. Je
» brûlais comme le soleil. Jaune était la feuille d'Ohia ; en
» se développant, elle jaunissait sous la pluie des quatre
» nuages, dans la saison des quatre *ole*, dans le temps où
» le pêcheur, portant quatre cordes sur son dos jouissait
» de la paix de Paihi, de la paix du calme ! Règne, règne
» sur le temps, ô hibou, dont les cris donnent la vie !
» Chante, et l'eau fécondante ira humecter les fleurs des
» arbres. Que la pluie retourne sur les boutons fleuris-
» sants du lehua. Soleil, reste à l'horizon ! Que le vent
» s'enfuie à la face du nuage. Soleil, continue d'éclairer
» les airs ! Mer, retourne avec ton fracas dans la caverne
» aux flots. Soleil, reste ici ! Je jetterai mon filet au pre-
» mier cap : je prendrai le vent. Je jetterai mon filet au
» deuxième cap : je prendrai la tempête. Je jetterai mon
» filet au troisième cap : je prendrai le vent du sud. Je
» jetterai mon filet au quatrième cap : je prendrai le haut,
» je prendrai le bas, je prendrai la terre, je prendrai la
» mer ; je prendrai Uhumakaikai. A une seule parole de
» Hina, il tombera, et on lui percera la gorge, à cet Uhu-
» makaikai. »

Au seixième vers de ce deuxième chant, Kavelo fait une invocation au hibou, que les Havaiiens regardaient comme un dieu. Dans les dangers suprêmes, si le hibou venait à

faire entendre ses cris, c'était un signe de salut. Aussi, la voix de cet oiseau était-elle sacrée ; et plus d'une fois on a vu des hommes destinés à être immolés sur l'autel des sacrifices comme des victimes expiatoires, échapper à la mort uniquement parce que le hibou s'était fait entendre avant l'immolation. On comprend facilement après cela l'invocation que Kavelo fait au Pueo, quand il se trouve aux prises avec le terrible Uhumakaikai.

Dans le troisième chant, Kavelo s'apprête à tuer le monstre. Il débute en disant que lui, une majesté (ka lani), ne dédaigne pas de se mettre à l'ouvrage comme un simple pêcheur. Ensuite il paie un tribut d'éloges à ceux qui ont fabriqué le filet dont il va se servir pour prendre le monstre marin. L'Olona (Bœhmeria), arbrisseau dont l'écorce fournit une excellente filasse aux Havaiiens, était regardé comme un être vivant, comme une sorte de dieu. Avant de filer ses fibres, on faisait des libations, on offrait des sacrifices de cochons, de poules, etc. Kavelo indique tout cela dans ses vers.

CHANT III.

« Ma majesté se met à tirer la corde du filet d'Olona.
» L'Olona pousse, il grossit ; on le met en fil, on le démêle.
» Ma majesté se met aux rames et percute les flots. Le
» cordier tire l'écorce du moki, du bois jaune. Le feu du
» sacrifice exhale une odeur suave. Le sacrifice est fait,
» consommé ; tout est préparé. On sépare l'écorce, on
» apprête la planche (sur laquelle on doit la battre). Voilà
» qu'on carde l'Olona. Voilà que les poupées sont faites.
» Comme elles sont blanches ! Je vois la filasse sur la cuisse
» des fileurs, je vois le fil se tordre sur la cuisse. Le filet

» est achevé ! Lançons-le dans la mer, dans la mer de
» Papa. Qu'il tombe, qu'il tombe sous mes coups pour être
» égorgé, cet Uhumakaikai. »

Après avoir exterminé Uhumakaikai, le vainqueur du monstre vogue en paix vers Kauai, pour aller se défaire d'autres ennemis. Kavelo avait dans cette île deux amis qui étaient en même temps ses parents : c'étaient les princes Kalaniakahakaloa et Aikanaka. Dès que ces chefs eurent appris que leur cousin songeait à revenir à Kauai, ils s'enrôlèrent dans les rangs de ses ennemis, et se préparèrent à opposer une vigoureuse résistance à son débarquement. C'est en apercevant leurs armées sur la côte que Kavelo commence son quatrième *paha*.

CHANT IV.

« Ah ! c'est donc toi, majesté Akahakaloa ! espèce de
» tête chauve dans la plaine des oiseaux ! Lâche Kaakaha-
» kaloa ! A te voir, on te prendrait pour un brave, toi,
» rejeton de Kiipuaua ! Voici ton armée qui combat, ô Aika-
» naka ! vite, une pépinière de renfort pour multiplier ses
» guerriers, pour lui, pour lui, pour lui ! Sa terre est un
» désert où ne naissent point les braves ! »

Dans le chant suivant, Kavelo exhorte ses deux vieux amis, Kalaumaki et Kaamalama, qui l'avaient suivi à Oahu, à combattre bravement dans la bataille qu'il va livrer. On s'attendait au retour de Kavelo, et, dans cette prévision, les insulaires avaient mis à profit tout le temps de son absence pour rouler ou porter au rivage de Vailua de prodigieuses quantités de pierres. Les parents et les amis de Kavelo, qui étaient restés à Kauai pendant son hégire,

avaient eux-mêmes été occupés à ces préparatifs de guerre dont ils ignoraient le but. C'est à la vue de la réception hostile qu'on lui prépare, que Kavelo entonne le cinquième chant dans lequel on peut voir une proclamation à son armée.

CHANT. V.

« O Kaamalama ! ô Kalaumaki ! Voyez comme ils font
» rouler les pierres. Amenons nos pirogues à terre. C'est
» un jour de tempête que celui-ci ! La mer monte et
» s'enfle ; ne dirait-on pas que c'est un nouveau déluge (1)
» qui se prépare ? Une montagne de cailloux s'est élevée.
» Vailua s'est transformé en un monceau de pierres. Cette
» belle plage sablonneuse ne présente plus que des trous
» et des crevasses semblables au lit d'un torrent : tout
» Kauai l'a remplie de rocailles. A voir cette multitude
» innombrable, ne croirait-on pas qu'on danse à terre,
» qu'il y a fête ? Est-ce une glissade ? un jeu de quilles à
» coups de pierres ? une lutte ? des courses ? Si je m'é-
» lance sur les flots, je serai percé de coups, arrêté, et
» vous me tourneriez le dos ! Courage, mes enfants ! O
» Kaamalama ! ô Kalaumaki ! La terre de Kauai a dis-
» paru. »

Le combat a commencé. Les habitants de Kauai font voler une grêle de pierres sur la troupe de débarquement. Kavelo, enseveli sous un monceau de cailloux, mais avec la vie sauve, se compare au poisson entouré de tous côtés par des filets, puis aux victimes qu'on offre dans les sacrifices. Il commence ensuite son invocation aux dieux.

---

(1) On sait que la tradition havaiienne a conservé le souvenir d'un déluge antique sous le nom de Kaiakahinalii.

CHANT VI.

« L'ékule de mer est cernée. La voici échouée sur un » banc. La voici entrée dans le filet du pêcheur. Les » mailles du filet vont se déchirer sous le poids des nom- » breux Hala et Ulua qu'elles enveloppent. On va offrir » une victime en sacrifice. Pauvres poissons de la mer » profonde et bleue, vous voilà entourés de filets ! Elle » frémit comme une ondée, la grêle de pierres de Kauai. » Le froid de la mort me pénètre ; l'engourdissement s'em- » pare de mes mains, de mes mains prisonnières des » kanaks. O divin Kane, enfant du brillant Pua ! O divin » Ku, ciel étoilé ! O Kamakanaka ! Je suis Kavelo, ton » pêcheur ! »

Laissé pour mort sous son monceau de pierres, Kavelo, à la vue du danger qu'il a couru, continue sa prière.

CHANT VII.

« O dieu Ku, toi dont les regards percent les profon- » deurs ! O divin Lono, allié de Pele ! O Hiaka, déesse qui » te plais à résider sur les collines ! O Haulili, dieu des » lèvres ! Nous avons joûté à la lutte, Milu et moi. J'eus le » dessus, puis ce fut son tour ; j'eus le dessus, j'eus le » dessous ; enfin, je l'emportai sur lui et m'échappai après » avoir manqué mourir sous ses coups. »

CHANT VIII.

» Voici un nuage en présence d'un autre nuage. Celui-ci
» est un nuage qui porte la destruction dans ses flancs.
» Je le vois passer devant mes yeux. On dirait que ce sont
» les pirogues de Kaamalama : l'irrégulière direction du
» nuage me l'annonce. Le ciel a blanchi, le ciel s'est
» couvert. L'aurore d'un jour chaud fait son apparition.
» Voilà le chemin de Kaamalama. Tu seras le soldat du
» rivage ; je serai, moi, le soldat de l'intérieur. Le soir,
» Aikanaka prendra la fuite. Aikanaka ! les vers s'engrais-
» seront dans ta bouche, les soldats respireront l'odeur
» de ton cadavre. Ton dieu est un mangeur de rocailles,
» tandis que le dieu de mon compagnon et le mien se
» repaît de chair humaine. Ta tête blanchira dans le four,
» ta mâchoire disloquée tombera avec fracas sur les galets
» de la mer. Kaamalama te sacrifiera. Le dieu dont la
» pourriture des cadavres fait grossir la dent, te brisera,
» te broiera. O divin Kane à fleur jaune ! O Ku, blonde
» majesté ! Kamakanaka ! j'ai l'honneur d'être Kavelo,
» moi, ton pêcheur ! »

Dans le chant suivant, Kavelo fait des reproches et des menaces au chef Kaheleha, qui l'avait trahi pour suivre le parti d'Aikanaka.

CHANT IX.

« La tête du nuage s'est inclinée, elle me dit tout bas
» un mot à l'oreille : « me voici, je suis l'aliment d'un jour

» pluvieux ! » O Kaheleha de Puna ! mon fils adoptif !
» Sans cœur ! Nous étions pourtant tous deux camarades
» au temps de l'infortune, ou nous fîmes ensemble la
» campagne de Vailua. Et voilà que je suis vainqueur !
» On disait que ma mort était proclamée dans Kauai.
» « Kavelo n'a, disait-on, que la valeur d'un lancier : il est
» inhabile à jeter la pierre. » Pauvre Kaheleha de Puna !
» que je te plains ! Je te fends la tête de mon bois, de
» mon arme en bois de Kuikaa. La voici donnée en spec-
» tacle, la figure que la mort a blanchie. O Aikanaka ! ami
» sans fond et rien que de nom, adieu à toi et aux tiens !
» Adieu, pauvres petits qui vous êtes laissé prendre au
» filet ! »

L'histoire rapporte, et ce neuvième chant le confirme, que Kaheleha de Puna, ami d'enfance de Kavelo, et l'un de ses puissants compagnons d'armes à la descente de Vailua, avait cru Kavelo blessé à mort sous la grêle de pierres qui l'avait recouvert, et que cette persuasion l'avait fait passer dans le camp d'Aikanaka. Les vers 14, 15 et 16, sont des paroles que Kavelo reproche à Kaheleha d'avoir dites devant ses ennemis. Kaheleha fut tué de la main de Kavelo, en même temps qu'Aikanaka.

CHANT X.

« Telle qu'une forêt qui sortirait tout-à-coup du milieu
» de l'Océan, telle apparaît Kauai, cette grande île aux
» fleurs d'ohia. Grande terre ingrate, sans parents,
» sans amis pour Kavelo ! Ils ont fait mourir Maihuna'lii,
» ainsi que Maleia, ma mère. On les a précipités l'un et
» l'autre du haut d'un grand rocher ! ils étaient donc les
» oiseaux qu'on faisait ainsi voler dans les airs ! Adieu,

» mes pauvres ayeux, Au et Aaloha, Aua et Aaloa, Aapoko
» et Aamahana, Aapoku et Aauopelaea ! Adieu à vous
» tous qui avez péri de la main d'Aikanaka. »

Maihuna'lii était le père de Kavelo, et Aikanaka était son cousin germain. Ce dernier fit périr tous les membres de la famille de Kavelo, après les avoir employés avec les autres habitants de Kauai, à ramasser les cailloux qui devaient servir à repousser son cousin. C'était avant le grand combat de Vailua, que la famille de Kavelo avait été mise à mort.

Dans le dernier chant, le héros reproche à ses amis de l'avoir abandonné au jour du danger. A la vue des vieux amis qu'il avait percés de ses coups pour leur faire expier leur lâcheté, il s'écrie : où sont ces maigres officiers? Il les avait percés de sa lance, de cette lance qui avait été faite, dit-il, pour le jour de la bataille. Il compare Aikanaka à une longue lance, à cause de sa puissance ; il lui reproche de l'avoir trahi, lui qui n'était comparativement qu'une petite lance, un petit morceau de bois (*laau iki*) ; puis, par ironie, il dit à ses amis abattus que Kauai était une île trop petite pour eux.

CHANT XI.

« Où sont-ils donc, ces espèces d'officiers maigres qu'a
» transpercés la pointe du fils de Maihuna, la pointe de
» cette lance faite pour le jour du combat? C'est en vain
» qu'ils ont mangé mon poisson et ma nourriture. C'est en
» pure perte qu'ils ont consommé les produits du labou-
» reur. C'est en vain que pour eux mes pirogues ont été
» mises à la mer. N'était-ce pas eux qui redoutaient le
» roulement des pierres, qui craignaient le bruit qu'elles

» faisaient en tombant dans le sable, pendant que j'étais
» en danger à Honuakaha? Gens qui veulent de longues
» lances et qui méprisent les petites! C'était un champ
» trop étroit pour eux que d'habiter à Kauai et de jouir de
» Kalukalu de Puna! Puna appartenait à Kaheleha, Kona
» à Kalaumaki, Koolau à Makuakeke, Kohala à Kaamalama,
» Hanalei à Kanevahineikialoha. La pauvreté de Kauluiki
» et des siens crevait de regrets. Pauvres petits, vous vous
» êtes laissé prendre dans mon filet! »

Ici se termine ce que nous avons pu recueillir de cette poésie originale et très ancienne. La tradition rapporte que Kavelo devint roi de Kauai, et qu'il régna sur cette île jusqu'à un âge assez avancé. Quand la vieillesse vint diminuer ses forces et affaiblir sa puissance, ses sujets le saisirent et le précipitèrent du haut d'un escarpement gigantesque.

Nous terminons ces récits en publiant le texte, inédit jusqu'à ce jour, du chant de Kavelo, tel que Kanuha nous l'a psalmodié à la fin de notre nuit d'entretiens historiques.

KA MELE A KAVELO.

KE KANI O KAAKAUKUHIMALANI:

Hoi mai,
Hoi mai kaua!
Mai hele aku oe!

KE KANI O KAVELO.

PAHA AKAHI.

1. Aloha kou e, aloha kou;
2. Ke aloha mai kou ka hoahele
3. I ka makani, i ka apaapaa
4. Anuu o ahulua.
5. Moe iho nei au
6. I ka po uliuli,
7. Po uliuli eleele.
8. Anapanapa, alohi mai ana ia'u
9. Ke aa o Akua Nunu.
10. Ine ee au e kui e lei
11. Ia kuana na aa kulikuli.
12. Papa o hee ia nei lae.
13. E u'alo, e ualo,
14. Ua alo mai nei ia'u
15. Ka launiu e o peahi e;
16. E hoi au e, e hoi aku.

PAHA ELUA.

1. O ka'u hoa no ia,
2. E hoolulu ai maua i ka nahele,
3. I anehu au me he kua ua la,
4. I oee au me he vai la.

5. I haalulu au me he kikili la.
6. I anei vau me he olai la.
7. I alapa au me he uila la.
8. I ahiki velavela au me he la la.
9. Melemele ka lau ohia,
10. Kupu a melemele,
11. I ka ua o na' pua eha,
12. Eha, o na ole eha eha,
13. O na kaula' ha i ke kua
14. No Paihi, o ka paihi o Malu.
15. A Haku, Haku ai i ka manava,
16. E Pueo e kania,
17. Manavai ka ua i ka lehua,
18. E hoi ka ua a ka maka o ka lehua;
19. La noho mai;
20. E hoi ka makani
21. A ka maka o ka opua.
22. La noho mai,
23. E hoi ke kai a Manavai
24. Nui ka oo, la noho mai.
25. E kuu e au i kuu vahi upena
26. Ma kahi lae:
27. E hei ka makani ia'u.
28. E kuu e au i kuu vahi upena
29. Ma ka' lua lae,
30. E hei ka ino ia'u.
31. E kuu e au i kuu vahi upena
32. Ma ke' kolu lae,
33. E hei ke kona ia'u.
34. E kuu e au i kuu vahi upena
35. Ma ka' ha lae,
36. E hei luna, e hei lalo,
37. E hei uka, e hei kai,
38. E hei o Uhumakaikai.
39. I ke olo no Hina,
40. E hina kohia i ka aa,
41. Uhumakaikai.

PAHA EKOLU.

1. Huki kuu ka lani
2. Keaveavekaokai honua,
3. Kupu ola ua ulu ke opuu
4. Ke kahi' ke olona.
5. Kahoekukama kohi lani.
6. O kia ka piko o ke olona,
7. Ihia ka ili no moki no lena,
8. Ahi kuni ka aala,
9. Kunia, haina, paia,
10. Holea, hoomoe ka papa,
11. Ke kahi ke olona,
12. Ke kau ko opua,
13. Ke kea ka maave
14. Kau hae ka ilo ka uha,
15. Ke kaakalava ka upena :
16. O kuu aku i kai,
17. I kai a Papa ; ua hina,
18. E hina, kohia i ka aa
19. O Uhumakaikai.

PAHA AHA.

1. O oe no ia, e ka lani Akahakaloa,
2. Kipeapea kau ko ohule ia
3. Kulamanu.
4. Konia kakahakaloa ;
5. I kea a kau io k'ava
6. Kiipu e a ua.
7. Hahau kau kaua la,
8. E Aikanaka.
9. Kii ka pohuli
10. E hoopulapula
11. Na na na.
12. E naenaehele koa
13. Kona aina.

PAHA ALIMA.

1. E Kaamalama,
2. E Kalaumaki,
3. E hooholoia ka pohaku;
4. E kau ia iho na vaa;
5. He la, kaikoonui nei;
6. Ke auau nei ka moana;
7. He kai paha na kahina'lii?
8. Ua ku ka hau a ke aa;
9. Ke ahu pohaku
10. I Vailua.
11. O ua one maikai nai
12. Ua malua, ua kahavai,
13. Ua piha i ka pohaku
14. A Kauai.
15. He hula paha ko uka
16. E lehulehu nei.
17. He pahee la, he koi,
18. He koi la, he kukini;
19. I hee au i ka nalu, a i oia,
20. Paa ia'u, a hele vale oukou:
21. E Kaamalama,
22. E Kalaumaki,
23. Ka aina o Kauai la
24. Ua hee.

PAHA AONO.

1. Puni ke ekule o kai
2. Ua kaa i ka papau
3. Ua komo i ka ulu o ka lavaia.
4. Naha ke aa o ka upena,
5. Ka hala i ka ulua.
6. Mohaikea.
7. Mau ia poai ia o ke kai uli.

8. Halukuluku ka pohaku
9. A Kauai me he ua la.
10. Kolokolo mai ana ka huihui
11. Ka maecle io'u lima,
12. Na lima o Paikanaka.
13. E Kane i ka Pualena,
14. E Ku lani ehu e,
15. Kamakanaka!
16. Na'u na Kavelo,
17. Na ko lavaia.

PAHA AHIKU.

1. Ku ke Akua
2. I ka nana nuu.
3. O Lono ke akua
4. I kama Pele.
5. O Hiaka ke Akua
6. I ka puukii.
7. O Haulili ke akua
8. I ka lehelehe.
9. Aumeaume maua me Milu.
10. I'au, ia ia;
11. I'au, ia ia;
12. I'au iho no:
13. Pakele au, mai make ia ia.

PAHA AVALU.

1. He opua la, he opua,
2. He opua hao vale keia,
3. Ke maalo nei e ko'u maka.
4. He mauli vaa o Kaamalama.
5. Eia ke kualau
6. Iloko o ka pouli makani,
7. Oe nei la, e Kaamalama
8. Ke hele ino loa i ke ao.
9. Ua palala, ua poipu ka lani,

10. Ua vehe ke alaula o ke alavela,
11. He alanui ia no Kaamalama.
12. Oe mai no ma kai,
13. Ovau iho no ma uka;
14. E hee o Aikanaka
15. I ke ahiahi.
16. E u ka ilo la i ko' vaha;
17. Ai na koa i ka ala mihi.
18. Ai pohaku ko' Akua.
19. Ai kanaka ko maua Akua.
20. Kuakea ke poo
21. I ka pehumu.
22. Nakeke ka auo i ka iliili,
23. Hai Kaamalama ia oe,
24. Hai' ke akua ulu ka niho.
25. Kanekapualena;
26. E Ku lani ehu e;
27. Kamakanaka,
28. Na'u na Kavelo
29. Na ko lavaia.

PAHA AIVA.

1. Kulolou ana ke poo o ka opua,
2. Ohumuhumu olelo ana ia'u:
3. Ovau ka! ka ai o ka la ua.
4. E Kahelcha o Puna
5. Kuu keiki hookama
6. Aloha ole!
7. O kaua hoi na hoa
8. Mai ka va iki
9. I hoouka'i kakou
10. I Vailua:
11. Lave ae hoi au, oleloia:
12. Haina ko'u make
13. Ia Kauai.
14. E pono kaakaa laau

15. Ka Kavelo.
16. Aole i ike i ka alo i ka pohaku.
17. Aloha vale oe e Kaheleha
18. O Puna.
19. A panei ko' poo i ka laau,
20. Ka laulau o Kuikaa.
21. Nanaia ka ouli keokea.
22. Papapau hoa aloha vale !
23. Aikanaka ma,
24. Aloha.
25. Aloha i ka hei vale
26. O na pokii.

PAHA AUMI.

1. Me he ulu vale la
2. I ka moana,
3. O Kauai nui moku lehua ;
4. Aina nui makekau,
5. Makamaka ole ia Kavelo.
6. Ua make o Maihuna' lii,
7. Maleia ka makuahine ;
8. Ua hooleiia i ka pali nui,
9. O laua ka ! na manu
10. Kikaha i lelepaumu.
11. Aloha mai o'u kupuna :
12. O Au a me Aaloha,
13. O Aua a Aaloa,
14. O Aapoko, o Aamahana,
15. O Aapoku, o Aauopelaea :
16. Ua make ia Aikanaka.

PAHA UMIKUMAMAKAHI.

1. Auhea iho nei la hoi
2. Ua mau vahi hulu alaala nei
3. Au i oo aku ai


CHALONS-SUR-MARNE, TYPOGRAPHIE E. LAURENT.